

LA GAZELLE

Numéro 53 - Juin 2026



2€

À PERTE DE VUE



Sommaire

SCIENCES

LA FABRIQUE DU VISIBLE
pages 3-4

POLITIQUE

LES PAYSAGES DE GUERRE NE SONT-ILS QUE
DES CHAMPS DE MINES ?
pages 4-5

CULTURE

À L'OUEST DES RAILS DE WANG BIN
FILMER LES DERNIÈRES HEURES D'UN MONDE OUVRIER
page 6

TINARIWEN, L'INFINI DU DÉSERT EN MÉLODIES
page 7

DIPLOMATIE

PUTIN'S RUSSIA IS SLOWLY UNRAVELLING
pages 8-9

SAHARA OCCIDENTAL :
UN CONFLIT SANS HORIZON, DES VIES EN SUSPENS
pages 9-10

SOCIÉTÉ

LE TERRORISME : UN PHÉNOMÈNE DIFFUS DANS UNE SOCIÉTÉ SOUS
TENSION
pages 11-14

FICTION

BLEUTÉ
page 15

CE QUI RESTE
page 15

DÉSORIENTÉ
page 15

Édito

L'été élargit le visible. Le regard peut enfin s'allonger au loin sans rencontrer d'obstacles. La lumière dilate les contours, les distances se délient, et l'œil peut aller plus loin, très loin, sans buter sur rien. Un horizon de mer, un champ qui déborde, un ciel ouvert. On ne cherche plus à saisir, on laisse venir.

L'été dérobe le temps sans le faire disparaître. On sait que septembre existe, qu'il attend quelque part derrière l'horizon, mais il est loin, assez loin pour qu'on l'oublie presque. Année après année, l'été se transforme, se comprime et change de visage, et pourtant une chose demeure. Une légèreté presque adolescente, des journées qui n'avaient pas encore de comptes à rendre. Le regard suit, ralentit, s'attarde.

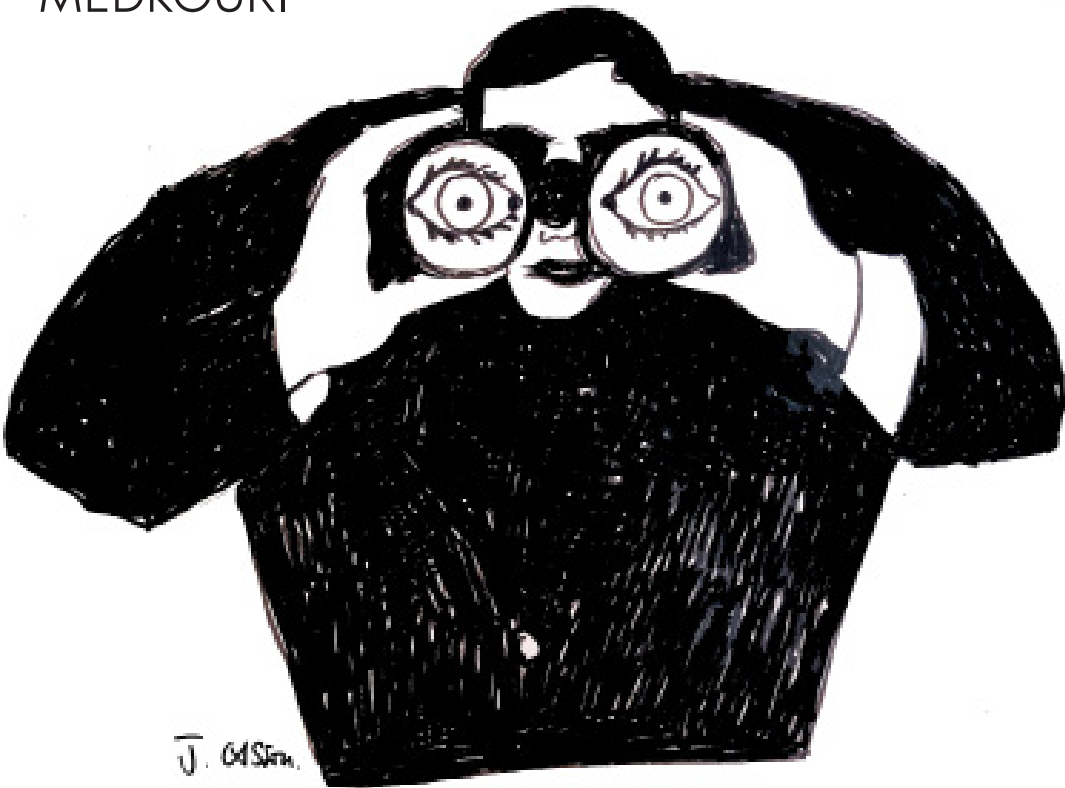
Le reste du temps, il est trop occupé. Les yeux ne savent plus où se poser. Trop de choses à voir, trop de choses à saisir. Le regard saute, tressaute, s'accroche à un détail puis lâche, happé par un autre. Un visage, une liste, une idée, une échéance, un rêve ou mille rêves. Tout se presse au même endroit, tout doit être vu en premier. On cherche à tout tenir dans le champ de vision, mais le regard a ses limites, et l'œil qui veut tout voir finit par ne plus rien voir. Il se fige, fixe un point dans le vide, un point où rien n'est net, où tout se superpose et se brouille. Trop de choses à voir, trop de sollicitations. Une lumière en excès, éblouissante, aveuglante.

La lumière estivale est plus douce, plus lente, elle n'exige rien. On lève les yeux et on découvre qu'il y a de la place, même beaucoup de place. Le temps s'arrête, quelque chose se relâche.

A perte de vue : enfin. S'étirer jusqu'où le regard peut aller et rester là, suspendu, dans cet espace où les choses n'ont plus besoin d'être nettes pour être belles.

Laissez alors le soleil se déposer sur votre peau, fermez les yeux, et retrouvez la vue.

Lina
MEDKOURI



Jérôme Cassou

LA FABRIQUE DU VISIBLE

Youssef RAISS

Parmi tous nos sens, la vue occupe une place à part. Dans notre langue, voir c'est comprendre : on dit «je vois ce que tu veux dire», jamais «je sens» ou «je touche» pour exprimer la même chose. La lumière est une métaphore du savoir, l'aveuglement une métaphore de l'ignorance. Cette association est si ancienne qu'Aristote l'avait déjà formulée bien avant qu'on sache ce qu'était un neurone : «Tous les hommes ont par nature le désir de connaître; le plaisir causé par les sensations en est la preuve, car en dehors même de leur utilité, elles nous plaisent par elles-mêmes, et, plus que toutes les autres, les sensations visuelles »¹.

Mais au fond, qu'est-ce que voir ? On ouvre les yeux le matin et le réel semble se déposer devant nous, net, immédiat, évident. Cette évidence est trompeuse. Et c'est cette tromperie que la médecine met parfois à nu de façon radicale. Il existe des patients qui perdent la vision non pas parce que leurs yeux sont abîmés, mais parce que leur cerveau ne parvient plus à transformer la lumière en image. Ce phénomène, qu'on appelle cécité corticale, révèle quelque chose de vertigineux sur la nature même du regard.

L'œil n'est qu'une porte

Imaginez une caméra. Elle capte la lumière, l'enregistre fidèlement, la restitue telle quelle sur un écran. Pendant longtemps (et encore aujourd'hui, dans notre façon intuitive de penser) l'œil fonctionne ainsi dans notre imaginaire : il reçoit le monde, il le transmet, il le montre. Simple. Mécanique. Passif. C'est faux. Et la médecine nous le prouve de la façon la plus radicale qui soit : il existe des patients qui ne voient plus rien, alors même que leurs yeux fonctionnent parfaitement.

La rétine² reçoit la lumière. Le nerf optique la transporte jusqu'au cerveau. Tout le câblage est intact, tout fonctionne, et pourtant, le patient ne voit rien. Pas parce que la lumière n'entre pas dans l'œil, mais parce qu'une fois arrivée à destination, elle ne rencontre plus personne pour lui donner vie. Ce lieu où tout se joue, c'est le cortex occipital³, niché à l'arrière du cerveau : c'est là que la lumière devient formes, couleurs, reliefs, visages, profondeur. C'est là que la vision naît. Quand une lésion le touche (un AVC, un traumatisme crânien, un manque d'oxygène au mauvais moment), la chaîne se brise net. La lumière continue d'entrer. Mais elle n'arrive nulle part. Ce que vous voyez en ce moment n'est pas le monde. C'est le monde selon votre cerveau, une version reconstituée, corrigée, interprétée en temps réel.

Voir, c'est inventer

Le cerveau ne reçoit pas une image déjà construite. Il la fabrique à partir d'informations incomplètes, contradictoires, souvent insuffisantes. Il relie les contours, distingue une figure d'un fond, stabilise le monde malgré les saccades incessantes du regard, anticipe ce qui va apparaître avant même que cela apparaisse. Ce travail est invisible, continu, vertigineux de complexité.⁴

La preuve la plus simple ? Il y a dans votre champ visuel un endroit où vous ne voyez rien, sans le savoir. L'endroit exact où le nerf optique s'attache à la rétine ne contient aucune cellule capable de détecter la lumière : c'est un trou, une absence. Et pourtant vous ne le percevez pas. Votre cerveau l'a comblé silencieusement, avec ce qu'il estimait vraisemblable autour. Il a inventé ce que vous croyiez voir.

Ce mécanisme devient encore plus visible quand le cerveau est mis en défaut. Prenez les célèbres escaliers de Penrose, ces marches qui semblent monter en boucle infinie sans jamais atteindre un sommet. Votre œil reçoit des lignes sur une page. Votre cerveau, lui, applique ses règles habituelles sur la perspective, la profondeur, la continuité des surfaces, et construit quelque chose qui ne peut pas exister. Ce n'est pas une erreur de perception. C'est la preuve que la perception est toujours une hypothèse. Le cerveau parie sur le monde. La plupart du temps, il gagne. Parfois, il se trompe.

Ce phénomène est encore plus flagrant quand le cerveau est altéré ou simplement fatigué. Quand on boit, par exemple, la vue se trouble, mais pas parce que l'alcool abîme l'œil. L'œil continue de fonctionner normalement. C'est le cerveau qui déraile : l'éthanol ralentit les neurones des aires visuelles, qui n'arrivent plus à synchroniser correctement leurs signaux. Les

contours se brouillent, la profondeur devient incertaine, les mouvements se fondent les uns dans les autres. Ce que vous voyez flou un soir de trop, ce n'est pas votre œil qui lâche. C'est votre cerveau qui n'arrive plus à suivre.

Le cerveau agit sur l'œil, pas seulement l'inverse

Il y a quelque chose de profondément contre-intuitif dans ce que les neurosciences ont fini par établir : le trajet de l'information visuelle ne va pas que dans un sens. On imagine naturellement une flèche qui part de l'œil vers le cerveau. Mais il existe aussi une flèche inverse, et elle est puissante.⁵

Pensez à la dernière fois où vous avez eu vraiment peur. Pas une peur abstraite, une peur soudaine, physique, immédiate. Un bruit derrière vous dans la nuit, une voiture qui freine trop fort. En une fraction de seconde, avant même que vous ayez eu le temps de penser quoi que ce soit, votre corps a déjà changé. Le cœur s'emballa. Les muscles se tendent. Et vos pupilles se dilatent. Pas parce que la lumière a baissé, mais parce que votre cerveau a détecté un danger et a immédiatement activé un réseau nerveux chargé de préparer le corps à réagir. Parmi ses effets les plus visibles : l'œil s'ouvre, laisse entrer davantage de lumière, affine sa sensibilité aux mouvements périphériques.

Le cerveau modifie l'œil. Il le reconfigure en fonction de ce qu'il anticipe avoir besoin de voir. Cette rétroaction permanente (du haut vers le bas, du cerveau vers l'organe) est au cœur de ce que les chercheurs appellent la vision active. L'œil ne subit pas le monde passivement : il l'explore, guidé en temps réel par les attentes, les émotions, l'état interne du corps.

Voir sans le savoir

La cécité corticale réserve encore une surprise, peut-être la plus troublante de toutes. Certains patients, après une lésion sévère du cortex visuel, déclarent avec une conviction absolue ne rien voir. Zéro. Le noir total. Et pourtant, si on leur demande d'attraper un objet placé dans leur champ visuel, leur main se dirige dans la bonne direction. Si on place un obstacle dans leur chemin, ils le contournent. Leur corps réagit à quelque chose que leur esprit ne perçoit pas.

Ce phénomène, qu'on appelle *blindsight* ou vision aveugle, montre que le cerveau possède plusieurs voies visuelles distinctes. La voie principale, qui passe par le cortex occipital, est celle qui produit la perception consciente. Mais il en existe une autre, plus ancienne dans l'évolution, qui transite par une structure plus profonde du cerveau et continue de fonctionner même quand la première est détruite. C'est elle qui

guide la main, qui esquive l'obstacle, sans jamais produire la moindre image consciente¹. Le corps agit. Le cerveau calcule. Mais le « je » ne voit rien.

Cela remet en question une idée que nous tenons pour acquise : que voir et être conscient de voir sont une seule et même chose. Ce n'est pas le cas. La conscience n'est pas l'aboutissement obligatoire de la vision, c'est une couche supplémentaire, fragile, ajoutée par-dessus. Voir n'est pas un sens. C'est une construction, élaborée, fragile, et pour une large part inconsciente.

Le blindsight a été formalisé dans les années 1970 par le neurologue britannique Lawrence Weiskrantz⁶, qui a montré que des patients avec des lésions du cortex visuel primaire pouvaient localiser correctement des stimuli visuels bien au-dessus du niveau du hasard, tout en affirmant ne rien percevoir.

Ce que les animaux nous apprennent sur notre propre regard

Pour comprendre à quel point « voir » est une question de cerveau autant que d'yeux, il suffit parfois de regarder autour de soi, dans le sens littéral du terme. Le chat qui scrute l'ombre dans votre couloir la nuit ne dispose pas de yeux miraculeusement meilleurs que les vôtres. Il possède une structure supplémentaire derrière sa rétine, le tapetum lucidum, qui réfléchit la lumière une seconde fois, un recyclage de photons qui maximise chaque information disponible. Résultat : une sensibilité à l'obscurité qui laisse la nôtre loin derrière.

La grenouille, elle, ne perçoit presque pas les objets immobiles, son système visuel est câblé pour détecter le mouvement avant tout. Un insecte posé sur une feuille, parfaitement immobile, est littéralement invisible pour elle. Il suffit qu'il bouge pour qu'il soit vu, poursuivi, avalé en une fraction de seconde. La vision n'est pas un enregistrement du réel : c'est un filtre, façonné par des millions d'années d'évolution, qui sélectionne ce qui compte pour la survie.

Ce détour par le règne animal n'est pas anecdotique. Il rappelle une vérité que nous avons tendance à oublier : notre vision humaine n'est pas « la » vision. C'est une vision parmi d'autres, le produit d'un cerveau particulier, d'une histoire évolutive particulière. Ce que nous voyons ne ressemble à rien de ce qui existe réellement dans le monde physique : ce sont des reconstructions, des interprétations, des paris.

La cécité corticale, quand le cerveau éteint le monde

Il est difficile d'imaginer ce que vivent les patients atteints de cécité



corticale sans avoir soi-même frôlé cette étrangeté. Le neurologue Oliver Sacks⁷, dans ses récits cliniques, décrivait avec une précision saisissante des patients qui ne voyaient plus les objets dans leur totalité, qui ne reconnaissaient plus les visages, qui percevaient le monde comme un puzzle dont les pièces ne s'assemblaient plus. Dans la cécité corticale, c'est encore plus radical : la pièce entière disparaît.



Ce qui rend cette pathologie particulièrement déroutante, c'est le contraste absurde entre l'apparence et l'expérience. Le patient a les yeux ouverts, ses pupilles réagissent à la lumière. Mais il ne voit pas. Il n'y a pas de souffrance physique dans l'œil, pas de douleur, pas d'inflammation visible, rien à montrer sur une photo. La rupture est intérieure, invisible, logée dans le silence des neurones qui ne s'activent plus.

Selon l'étendue des lésions, la cécité peut être totale ou partielle : certains patients perdent la capacité de reconnaître les visages mais distinguent encore les formes ; d'autres ne perçoivent plus le mouvement mais gardent une vision des couleurs. C'est parce que la vision n'est pas traitée par une seule zone du cerveau, mais par une multitude de circuits spécialisés, chacun chargé d'un aspect précis du visible. Une lésion ciblée peut effacer une fonction sans toucher les autres, comme si l'on retirait de la musique d'un orchestre non pas un musicien, mais un registre entier de sons.

Il y a quelque chose de vertigineux à réaliser que le monde visible que nous habitons (ces couleurs, ces visages, ces paysages que nous tenons

pour réels et solides) est en réalité une production continue de notre cerveau. Que si ce travail s'arrête, la lumière est toujours là, les photons continuent de voyager, l'œil continue de les capter, et pourtant : plus rien. En France, les AVC touchent environ 150 000 patients par an et parmi eux, une partie développe une cécité corticale, séquelle encore insuffisamment reconnue⁹. Elle continue d'interroger les neurosciences sur ce que voir veut vraiment dire.

Les philosophes ont longtemps débattu de ce que c'est que « voir ». Platon imaginait nos perceptions comme des ombres projetées sur le mur d'une caverne, des copies appauvries d'une réalité que nos sens ne peuvent atteindre directement. On lui a longtemps reproché ce pessimisme à l'égard de nos sens. Mais la cécité corticale lui donne peut-être une étrange raison : nous ne voyons jamais le monde tel qu'il est.

C'est une construction permanente, d'une précision et d'une vitesse extraordinaires, qui nous permet de traverser le monde sans y réfléchir. Jusqu'au moment où quelque chose casse, et où on réalise, avec une clarté soudaine et un peu affolante, que tout

ce qu'on appelait « voir » n'était pas une fenêtre ouverte sur le réel. C'était, depuis le début, une œuvre de l'esprit.

- (1) Aristote, *Métaphysique*, IVe siècle av. J.-C.
- (2) Rétine : tissu au fond de l'œil qui transforme la lumière en signal nerveux.
- (3) Cortex occipital : région du cerveau responsable du traitement de la vision.
- (4) Stanislas Dehaene, *Le Code de la conscience*, 2014. Une exploration de la façon dont la conscience visuelle émerge du cerveau, par l'un des neuroscientifiques français les plus influents.
- (5) Antonio Damasio, *L'Erreur de Descartes*, 1994. Une réflexion sur le rôle du cerveau dans la construction de notre réalité perçue.
- (6) Lawrence Weiskrantz, *Blindsight: A Case Study and Its Implications*, 1986. L'ouvrage fondateur sur la vision aveugle, par le neurologue qui a formalisé le phénomène.
- (7) Oliver Sacks, *L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, 1985. Des récits cliniques sur des patients atteints de troubles neurologiques de la perception visuelle, écrits avec une précision et une humanité rares.
- (8) Platon, *La République*, IVe siècle av. J.-C.
- (9) Collège des Enseignants de Neurologie, Accidents vasculaires cérébraux, cent-neurologie

LES PAYSAGES DE GUERRE NE SONT-ILS QUE DES CHAMPS DE MINES ?

Charline STOLL MASSOU dit LABAQUÈRE

Le paysage représente l'« étendue de pays que l'œil peut embrasser¹ », c'est-à-dire tout l'horizon que nous offre l'image d'un territoire. Mais que reste-t-il du paysage après la guerre ? La Syrie et l'Afghanistan sont des territoires dont les paysages ont été profondément marqués par les guerres. Ces terres allant de la mer Méditerranée aux monts Zagros ont été dévastées par les destructions. La Syrie a perdu ses villes, ses routes, ses champs, et sa tranquillité, sous les bombardements continus pour faire taire ses révoltes. L'Afghanistan a perdu ses bouddhas de Bâmiyân en 2001 et il ne cesse de voir être réduit à néant son patrimoine culturel aux mains des talibans. Les imaginaires occidentaux associés à ces pays sont façonnés par les images de guerre, de destruction et de chaos². Cependant, leurs paysages n'ont pas toujours été décrits comme des « champs de mines ». S'il est politique de s'indigner de la perte du patrimoine culturel à cause des risques sécuritaires et terroristes, et de leur faible gestion administrative, il est tout autant politique de mettre en lumière les récits des transformations complexes des paysages orientaux.

Il convient de ne pas se laisser aller à un orientalisme qui lèse souvent l'Orient. Edward Saïd parle d'orientalisme positif³, c'est-à-dire la sexualisation des femmes, le fantasme des épices et des palmeraies orientales. Avec la médiatisation des guerres au XXIe siècle, on parle d'orientalisme négatif. Aller dans la région du Moyen-Orient semble aujourd'hui dangereux, et ces pays sont réduits à des poussières d'immeubles criblés de balles. Mais cette région est bien habitée, et ses locataires ne perçoivent pas seulement leur territoire comme un endroit périlleux. C'est la fracture de l'imaginaire des peuples du Moyen-Orient par les destructions qui nous intéresse. Ce sont ceux qui vivent la disparition des paysages qu'ils ont habité et vécu que l'on veut entendre. Comment mieux raconter les transformations des paysages par les guerres ?

Raconter autrement un paysage détruit, Atiq Rahimi et Kaboul après les talibans

Dans la vallée de l'Ouest de Kaboul, il y a 1400 ans, étaient construites deux grandes statues de

Bouddha qui s'élevaient à plus de 50 mètres de haut. Elles étaient le symbole de l'histoire pré-islamique bouddhiste de l'Afghanistan. Selon la légende, les deux statues seraient deux amants en fuite qui se seraient pétrifiés pour rester figés ensemble dans l'éternité. Au début de l'année 2001, les talibans s'engagent dans une destruction massive des bouddhas. Les statues sont détruites. C'est la première fois que la destruction d'un site de patrimoine est filmée et médiatisée à des fins politiques, la volonté politique étant d'effacer le passé multiculturel du pays.

L'Afghanistan a été figé dans des représentations de ruines et de destructions. Il est représenté comme bombardé sans cesse et soumis indéfiniment aux talibans. Atiq Rahimi, écrivain franco-afghan, publie *Le Retour imaginaire* en 2005. Il y montre ses photos de Kaboul dans un bref moment où les talibans ont fui, en 2002. Les photos sont prises avec un appareil qui sert, à l'origine, à prendre des photos d'identité, comme s'il tentait de trouver la nouvelle identité de son pays. L'épisode de la destruction

des bouddhas a réduit l'Afghanistan à n'être qu'un décor d'un événement dévastateur. On n'imagine plus les mouvements et les trajectoires de ses habitants, ou sa réalité culturelle bien plus complexe. Comment Rahimi voit-il être transformés ses souvenirs et son imaginaire ? Il nous force à penser l'Afghanistan comme pris sur le fait, vivement détruit. Il raconte sa peine d'être parti et de ne pas arriver à revenir totalement chez lui. Il raconte contes et poèmes sur le temps qui passe et les vivants qui restent. Une de ses photos montre un soldat désarmé qui se repose sur une pierre et qui détourne le regard de l'horizon. Elle traduit la fatigue ordinaire d'un homme sous la chaleur, qui se repose paisiblement. Cependant, son arme posée près de lui, et l'horizon linéaire qui se couche au derrière, soulignent une autre réalité : la guerre est passée. Peut-être est-ce alors un moment de pause dans le tumulte ? Un texte accompagne les photos, notamment la phrase : « Tout finit par passer » comme pour dire, fragilement, qu'il y aura bientôt autre chose que des ruines chez lui.

Les institutions internationales occidentales imaginent principalement

la sauvegarde de la diversité culturelle par la reconstruction du patrimoine culturel. Elle est revendiquée par les institutions occidentales et parfois locales. Audrey Azoulay à l'UNESCO⁴ appelle à sauvegarder le patrimoine afghan sans lequel seraient invisibles « une paix durable » et l'« amélioration de la situation humanitaire ». Mais, reconstruire, c'est choisir ce qui reste et ce qui disparaît pour toujours. Le rôle des acteurs locaux est primordial. Les locaux ne voient pas seulement leur espace comme un patrimoine, mais comme un paysage qu'ils habitent et pratiquent. Si l'on a pu véhiculer l'idée que les pays en guerre sont reconstruits par les puissances occidentales, ils ne les ont pas attendu pour avancer dans l'après. Ce sont surtout des institutions afghanes qui se sont battues pour la protection de leur culture matérielle et immatérielle, souvent au péril de la vie des travailleurs culturels. L'institut d'archéologie d'Afghanistan encadre les fouilles archéologiques et participe à la documentation des sites. Des conservateurs du Musée national afghan ont été séquestrés et battus pour avoir caché des milliers d'objets précieux, jugés « non-islamiques », pour qu'ils ne soient pas détruits par les talibans. Les professionnels du patrimoine culturel afghan sont des acteurs clefs de la reconstitution de la diversité culturelle historique du pays et de la région.

Ils font partie d'une société civile afghane qui, malgré la censure et la répression, subsiste comme force infaillible pour une reconstruction post-talibans. L'Afghanistan est un pays qui est encore traversé par des courants de pensées, par les œuvres d'artistes qu'il a enfanté, par les cultures qui s'y sont diffusées, que ce soit à l'abri des regards ou non. Le patrimoine n'est pas un décor figé mais plutôt une partie d'un paysage afghan défendu, vécu et partagé.

Retrouver de l'ordinaire dans les paysages après les printemps arabes syriens

Les paysages syriens ont été largement altérés par la guerre civile, rendant inaudible l'idée d'une vie ordinaire qui s'y déroulerait. Au printemps 2011⁵ éclatent les premières manifestations en Syrie pour réclamer droits et dignité contre le régime de Bachar Al-Assad. Les printemps arabes débutent et les manifestants sont sévèrement réprimés, emprisonnés, abattus, ou torturés. Près d'un million de syriens ont déposé une demande d'asile en Europe depuis 2011 et presque cinq millions se sont déplacés dans les pays limitrophes (Jordanie, Liban, Irak, Turquie). Les opérations « terres brûlées » ont pour objectif de bombardier les villes prises par les « rebelles » pour en reprendre le contrôle et faire taire les

révoltes en supprimant les espaces de protestations. Les témoignages des exilés racontent ces violences sous la dictature d'Al-Assad. Ces violences sont complexes, elles ne proviennent pas seulement d'un seul groupe politique ou d'un seul groupe armé. La résistance syrienne est divisée en de nombreux groupes différents. Seulement, pour médiatiser le conflit, les canaux d'information occidentaux ont simplifié la situation en la réduisant très souvent à des oppositions binaires⁶ (Etat contre rebelles). Le conflit est réduit à une lecture occidentale inadéquate. La réalité est plus complexe. Et c'est grâce à l'auteure Samar Yazbek que nous pouvons voir que des formes de vie continuent malgré les violences.

Samar Yazbek raconte la Syrie dans ses pratiques ordinaires, même après des années de destruction et de guerre. La traduction française de son ouvrage publié en 2015, *Les portes du néant*, est un choix partisan qui retrace l'état psychique et matériel du pays : peur, perte de sens, et villes rasées. L'auteure ne nie pas la situation catastrophique du pays face aux destructions massives et extra-ordinaires, notamment quand elle écrit : « *Quand je pense à la Syrie, la même image me revient, et elle n'a rien d'ordinaire. Je vois un corps démembré, ses morceaux épars, décapités, le bras droit à moitié arraché* ». Cependant, elle enrichit la narration autour du conflit pour souligner les enjeux politiques négligés par l'Occident. Elle recueille les témoignages de ses rencontres sur le terrain, comme ceux des chefs de bataillons et des émirs de fronts opposés. Par ses déplacements à la frontière syrienne de façon clandestine en pleine guerre, sous les bombes, Yazbek tente de se rattacher à son histoire et à l'histoire de son peuple. Y grouillent groupes armés concurrents ou alliés qui s'organisent sur le territoire à la croisée des habitants restants. Elle met en lumière le nouvel ordinaire : côtoyer les armes et les corps sans identité. Elle raconte l'histoire de ce conflit qui bouleverse toutes les pratiques du territoire. Elle veut réinscrire le conflit dans la durée pour permettre de se détacher des événements médiatisés, qui rompent avec le vécu de la guerre pour un effet sensationnel et distant. Alors, elle recueille des témoignages, et écrit, comme dans un journal intime, les gens qui se battent, pour ou contre le régime, et ceux qui vivent avec.

Depuis la chute de Bachar Al-Assad en 2024, beaucoup de syriens exilés envisagent un retour. Mais, Yazbek rappelle la force du traumatisme de la guerre et l'impossibilité de penser une société unie de façon évidente. L'idée de reconstruire les paysages syriens après toutes les destructions est une illusion occidentale qui revêt un paternalisme envers les pays arabes. L'Occident imagine pouvoir reformer la Syrie par des financements de travaux

publics. Mais, Yazbek rappelle que le paysage traversé par le temps, celui qu'elle écrit dans son œuvre, est trop fracturé pour n'être pris que dans le prisme de la politique publique. Il faudrait d'abord organiser la réunion du peuple syrien pour imaginer ensuite une reconstruction matérielle durable.⁷ Ce n'est pas un idéal utopiste, mais c'est un réel projet pour la Syrie, parce que la reconstruction doit venir du peuple lui-même. Pour qu'il y ait une reconstruction matérielle, la réparation immatérielle semble nécessaire ; elle serait une réconciliation en profondeur du lien entre les syriens et leurs paysages. La réalité du conflit est une expérience radicale à prendre en charge comme expérience collective pour rendre compte justement de sa valeur dans la refonte des paysages syriens. Comme l'écrit l'auteure, les saisons, le ciel et la lumière persistent dans la guerre, ainsi que les hommes et les femmes restants et exilés, et la mémoire des disparus. Tout n'est pas à reconstruire, certaines choses sont déjà et encore-là.

Reconstruire les imaginaires pour façonner les paysages de l'après

Pendant les années suivant les printemps arabes, la médiatisation occidentale des guerres a dépeint majoritairement des paysages en ruines. Les territoires et les peuples de Syrie et d'Afghanistan ont subi une dévastation matérielle et culturelle qui a affecté durablement les liens des populations avec leurs paysages. Mais les hommes et les femmes, ainsi que les institutions nationales et internationales, se sont soulevés pour tenter de reconstruire les paysages de l'après. Leurs récits, comme ceux de Rahimi et de Yazbek, montrent que les paysages se transforment et subsistent pendant la guerre sous une forme différente. Derrière l'image fixe des ruines demeurent des trajectoires mobiles profondes entre les personnes et les lieux. La vie persiste dans l'agitation.



Dajung Moon

(1) Selon l'étymologie du dictionnaire CNRTL, le paysage est aussi l'« ensemble de pays ».

(2) Voir les contributions du colloque 2019 du Cercle des chercheurs sur le Moyen-Orient (CCMO) « Images et imaginaires au Moyen-Orient et en Afrique du Nord » dans le Portail universitaire du droit.

(3) SAÏD Edward, *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*, 2005.

(4) « Afghanistan : l'UNESCO appelle à la protection du patrimoine culturel dans sa diversité », ONU Info, 21 Août 2021.

(5) VIGNAL Leïla, « Syrie : la stratégie de la destruction », *La Vie des Idées*, 29 Mars 2016.

(6) LONGUENESSE Elisabeth, RUIZ ELVIRA Laura, « La société syrienne, entre résilience et fragmentation », *Confluences Méditerranée*, Cairn, 2017.

(7) YAZBEK Samar, « Le moment est peut-être venu pour que les Syriens de l'étranger rentrent au pays et contribuent à l'édification d'une Syrie unifiée, libre et démocratique », *Le Monde*, Tribune du 23 Décembre 2024.

À L'OUEST DES RAILS WANG BING

FILMER LES DERNIÈRES HEURES D'UN MONDE OUVRIER

Romain DANTON

Le cinéma du réalisateur Wang Bing se caractérise par sa focalisation sur les marges sociales de la Chine contemporaine, en documentant leurs conditions de vie et de travail. Qu'il s'agisse des ouvriers de l'industrie du textile du district de Wuxing dans sa trilogie de films *Jeunesse* (2023-2024) ou des réfugiés vivant entre la Birmanie et la Chine dans son film *Ta'ang* (2016), le cinéaste met en scène des individus qui ne sont que très peu, voire jamais, représentés. En 2004 sort en France le premier long métrage du réalisateur : *À l'ouest des rails*. Filmé entre 1999 et 2001, ce long documentaire de 9 heures nous plonge dans l'agonie d'une zone industrielle du district de Tiexi, au nord-est de la Chine. Avec les réformes économiques chinoises et le passage à l'économie de marché, ces anciennes entreprises d'État deviennent peu rentables et ferment progressivement, provoquant la disparition d'un monde ouvrier. Les infrastructures ferroviaires occupent une place centrale dans le film, mais elles s'inscrivent dans un ensemble industriel plus large profondément

affecté par les réformes économiques chinoises. Les usines réduisent leurs activités, les licenciements se multiplient et des quartiers ouvriers entiers sont fragilisés. À travers ce film, le réalisateur filme les abandonnés de la croissance économique chinoise : les ouvriers de l'industrie ferroviaire, témoins de l'abandon et du démantèlement progressif de ces espaces industriels qui structuraient leur quotidien. Ces derniers voient s'effondrer sous leurs yeux le rêve communiste incarné dans ces usines : elles étaient à la fois lieux de production et d'organisation sociale. Wang Bing capte ici les ruines matérielles et humaines de ce projet collectif.

Si l'œuvre de Wang Bing s'inscrit dans une conception de l'art politique, c'est d'abord sous la théorie développée par le philosophe Walter Benjamin sur le cinéma en tant qu'art reproductible. L'art politique s'inscrit d'abord dans la théorie développée par Benjamin sur le cinéma comme une forme capable de se diffuser largement du fait de sa reproductibilité, tout en portant une véritable puissance émancipatrice.¹ Il s'agit de désacraliser les images, de montrer les conditions concrètes de leur fabrication et de faire du cinéma un lieu de débat plutôt que de fascination. C'est en ce sens que Benjamin appelle à la « politisation de l'art » : une pratique créatrice qui rend les masses actives dans la prise de conscience de leur condition sociale. Dans cette perspective, le cinéma de Wang Bing apparaît comme une pratique qui rend perceptibles des réalités sociales invisibilisées. En filmant les mutations que subit ce district industriel ainsi que la vie de ceux qui l'habitent, le geste documentaire du cinéaste expose les mécanismes sociaux et économiques qui structurent ces existences, donnant ainsi au spectateur une lecture de ce monde.

À l'ouest des rails s'ouvre sur un plan aérien qui dévoile la zone industrielle dont l'étendue reste partiellement invisible. S'ensuit un plan-séquence d'un peu plus de 5 minutes, filmant les rails et les usines depuis l'avant d'un train. Cette immersion progressive dans les vestiges matériels d'un monde promis à la disparition permet au spectateur de percevoir l'ampleur

de la désindustrialisation. Nous traversons au rythme des trains ces nombreux espaces voués à l'abandon, où errent des corps fatigués. Ce geste rappelle celui de la réalisatrice Chantal Akerman dans son documentaire *Sud* (1999), où les plans-séquences, allant jusqu'à 6 minutes, restituent la mémoire d'événements traumatiques dans l'espace. Chez Chantal Akerman comme chez Wang Bing, de dispositif de mise en scène retranscrit l'historicité d'un lieu. Le cinéaste chinois, lui, traverse un territoire en train de disparaître, suspendu dans l'attente de la destruction. Cette zone industrielle se révèle dans un état de déjà-ruines, où le temps est ralenti par l'imminence de sa disparition. Ces longues séquences se déploient sans commentaire explicatif. Cette absence de prise de parole directe constitue la dimension politique du film : elle rend visibles les vestiges matériels et humains d'un ancien système industriel. La « politisation de l'art » ne se traduit plus par la projection d'un avenir révolutionnaire, mais par la visibilité de ces ruines habitées et la possibilité pour le spectateur de les interpréter.

Dans ces espaces vastes vivent de nombreux corps. Les ouvriers, malgré l'abandon imminent de leurs usines, accompagnent les dernières heures de ces lieux. Ces derniers sont pris dans un avenir incertain, plongés dans la peur de ne pas retrouver d'emploi. Ils discutent entre eux durant leurs temps de pause, à l'intérieur de ces ateliers, comme enfermés entre des murs au-delà desquels ils ne perçoivent aucun horizon : « when the factory closes, we're out of luck. Half of us probably won't find jobs » dit l'un d'eux. Durant ces discussions, Wang Bing adopte une posture d'observateur silencieux : il n'agit pas sur son environnement, il laisse les corps et les choses disposer librement. Ainsi, quand les ouvriers discutent entre eux, il ne parle pas. Son silence, y compris lorsqu'un ouvrier s'adresse à lui, restitue aux personnages une présence autonome à l'écran. La durée des plans autorise leurs hésitations, leurs peurs et leur fatigue, laissant apparaître l'épuisement et l'attente qui traversent les ouvriers. Le rythme du film rend perceptibles les effets de la désindustrialisation à travers leurs visages. Ce travail sur la durée s'accomplit au travers d'un

montage discret, qui tend à s'effacer pour privilégier la continuité des situations, retranscrivant un temps réel presque ininterrompu. La proximité instaurée par les longs plans et par la permanence de la caméra en fait un élément structurel de l'environnement des ouvriers. Elle est ainsi appropriée par les personnages qui l'intègrent à leurs échanges et à leur manière de parler. De cette manière, Wang Bing rompt le rapport traditionnel entre filmeur et filmé. En laissant les paroles, les gestes et les interactions des ouvriers organiser une partie du sens du film, Wang Bing leur permet de devenir les principaux agents de leur représentation. Le cinéaste s'efface derrière sa caméra et retire toute intention directe à ses images en produisant ce que le philosophe Jacques Rancière nomme une « pensée non pensée »² : une pensée « qui n'est pas assignable à l'intention de celui qui la produit et qui fait effet sur celui qui la voit sans qu'il la lie à un objet déterminé »³. Elle ne se réduit pas à l'intention de l'auteur, mais naît de l'agencement produit par les images et les paroles des ouvriers. Wang Bing se rapproche ainsi de l'idéal rancien de l'artiste « invisible dans son œuvre comme Dieu dans la nature »⁴.

En plaçant au premier plan des ouvriers voués à disparaître du récit officiel de la croissance chinoise et en immergeant le spectateur dans leur quotidien, Wang Bing transforme le regard porté sur ces individus et bouleverse le « partage du sensible »⁵, c'est-à-dire le système de divisions qui détermine ce qui est visible/audible ou non et qui assigne une place dans le monde social. Si la politique organise ce partage en invisibilisant ces ouvriers, le cinéaste opère une redistribution du sensible en les laissant accéder au premier plan. Son geste est politique, non par l'énonciation d'une thèse, mais par la reconfiguration de ce que l'on peut voir, entendre et penser.



Pascale Velleine

(1) Benjamin, W., Gandillac, M. de, Rochlitz, R., & Rusch, P. (2000). *Œuvres*. Tome III. Gallimard, p.77-78.

(2) Rancière, J. (2008). *Le spectateur émancipé*. Fabrique Éditions., p.115

(3) *Ibid.*, p.115.

(4) *Ibid.*, p.127.

(5) Rancière, J. (2000). *Le partage du sensible : esthétique et politique*. La Fabrique.

TINARIWEN, L'INFINI DU DÉSERT EN MÉLODIES

Romain SEBAG

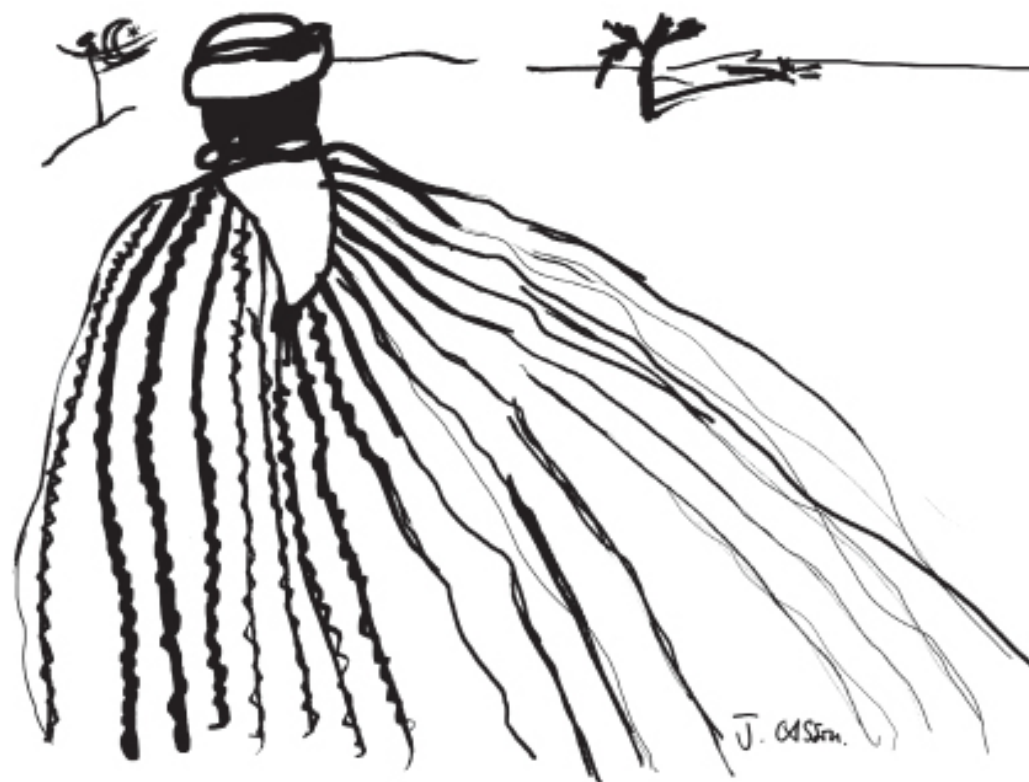
*Le désert est mien
Ténéré', ma patrie
Nous venons quand le soleil se couche
En laissant une traînée de sang à travers le ciel²*

Si le désert rime souvent avec un silence de plomb, à l'image de son soleil, lorsque les dunes du Sahara brillent dans l'œil d'Ibrahim ag Alhabib, elles se changent en mélodies. Ces dunes, il les fait danser depuis quarante-quatre ans avec son groupe, Tinariwen. Tous les membres sont touaregs, un peuple d'Afrique du Nord qui sillonne le Sahara entre le Mali, le Niger, l'Algérie et la Libye depuis l'Antiquité. L'imagerie occidentale a beaucoup mythifié ces bergers pour leur style exotique aux tuniques de tissu bleu. Mais leur histoire est plus sombre. C'est un cri de rébellion, un cri pour la reconnaissance d'une culture, d'une identité qui a bien souvent dû prendre les armes pour défendre son droit d'exister.

C'est en 1962, deux ans après l'indépendance du Mali, que les premiers soulèvements touaregs ont lieu. Les peuples du désert sont ignorés par le nouveau gouvernement qui menace de les déposséder de leurs terres historiques. Des protestations s'organisent, mais elles sont aussitôt réprimées dans le sang par les autorités. À cet événement s'ajoutent de très fortes sécheresses qui poussent une grande partie des familles à s'exiler vers les pays voisins, au Nord.

Cet exil, Ibrahim ag Alhabib le vit de plein fouet. Après l'exécution de son père par l'armée nationale, il fuit en Algérie avec sa grand-mère. Là, muni d'un bidon et de vieilles cordes, il bricole sa première guitare et commence à écrire. Il enregistre quelques chansons et donne plusieurs concerts avant de partir pour la Libye où le régime de Kadhafi a mis en place des camps d'entraînement ouverts aux touaregs. Il y rencontre Mohamed ag Itlal et Abdallah ag Alhousseini dit « Abdallah », deux musiciens en exil, comme lui. Avec plusieurs autres, le groupe se forme officiellement et commence à enregistrer sur cassettes. Rapidement, leurs chansons, prônant l'unité et l'espoir au nom du peuple touareg, circulent dans le Nord de l'Afrique ; leur notoriété croît à leur insu. Trahis par le gouvernement libyen, qui souhaite en réalité les utiliser pour combattre, notamment en Palestine, le groupe déserte les camps d'entraînement. Lorsqu'ils entreprennent leur retour au Mali, leurs chansons les ont précédés. Leur diffusion dans la région est assez influente pour inquiéter les autorités, qui sont déjà à leur recherche.

C'est quelques mois plus tard, en juin 1990, qu'éclate la deuxième rébellion armée. Mené par plusieurs mouvements de libération de l'Azawad, région désertique du Nord du Mali presque entièrement habitée



Jérôme Cassou

par les Touaregs, le soulèvement est violent. Ibrahim ag Alhabib prend part au conflit, mais en bandoulière, sa guitare a remplacé la kalachnikov. Soutenu par le MPA (Mouvement Populaire de l'Azawad), le groupe utilise ses chansons pour appeler les populations au soulèvement, à la lutte pour l'affirmation de l'identité et de la culture touarègue dans un pays qui en néglige l'existence et les droits.

Bien que ces accords ne signent pas définitivement la fin des affrontements, un pacte national visant à pacifier la situation est signé à Bamako en 1992. C'est l'occasion, pour Tinariwen, de se consacrer exclusivement à la musique. Ils enregistrent désormais avec du matériel de bien meilleure qualité et leurs sonorités si singulières commencent à dépasser les frontières de la région saharienne. Le son magnétique qui émane de leurs instruments intrigue. Cette musique a un nom, l'Assouf, qui signifie la nostalgie, la mélancolie. En pleine diffusion dans les années 1980, elle se caractérise par une modernisation des airs traditionnels de la culture touarègue. Précurseurs dans ce domaine, les membres de Tinariwen y ont ajouté leur patte, leurs guitares électriques, dont les notes criardes incarnent la complainte désertique.

À travers les voix féminines et les rythmes lancinants, on plonge aux confins de la terre aride qu'ils parcourent depuis si longtemps. Le désert semble directement traduit en notes de musique qui rappellent les grandes fresques du Lawrence d'Arabie de David Lean. C'est cette esthétique de l'immensité qui se ressent dans les sonorités mystiques du groupe semblent exprimer l'infini d'une terre nue, des paysages vides qui renvoient les Touaregs à la solitude de leur exil. Dans ce « desert blues », qui semble porter en lui la mélancolie de son cousin américain, ils chantent leur condition, la longue errance

d'une identité oubliée, chassée de ses propres terres. L'écriture occupe également une place centrale dans la composition : les paroles sont d'abord pensées comme de véritables poèmes qui content l'histoire et la résilience du peuple Touareg.

*Ténéré, je peux désormais l'avouer :
J'ai parcouru de longues distances à travers ce vaste monde.
Ténéré, je te fais le serment
Que tant que je serai en vie,
Je reviendrai toujours vers toi³*

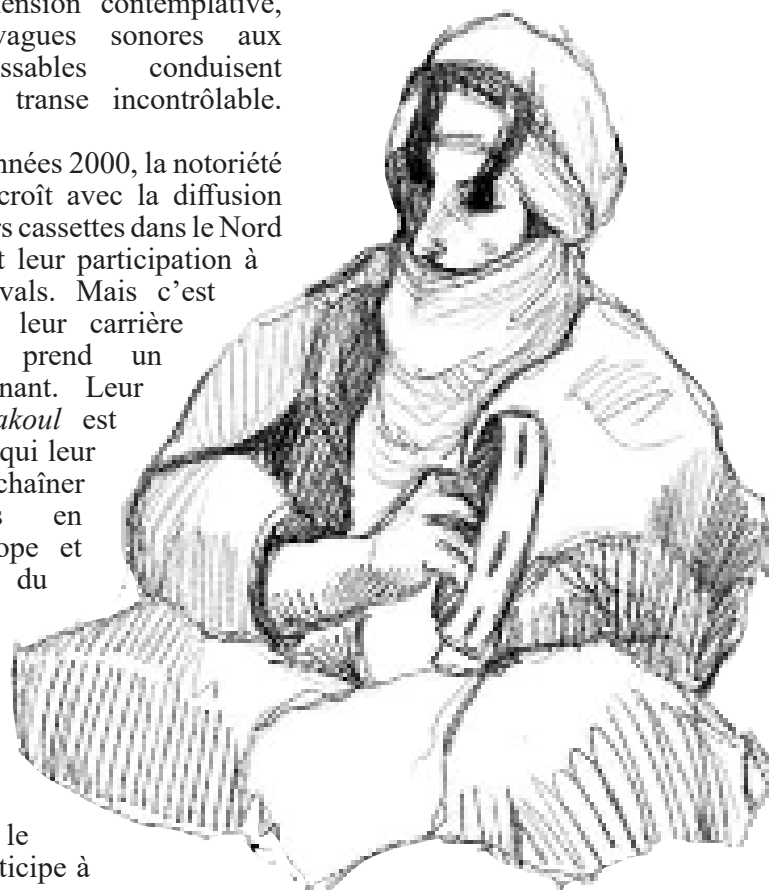
Les rythmes sont répétitifs, reproduisant la monotonie des dunes, que seul l'horizon semble priver d'infini. Dans un contexte plus récent, cette idée rappelle les rythmes *électro* du *Sirât* d'Olivier Laxe, sorti en septembre 2025. Le film suit la quête d'un père à la recherche de sa fille, on pénètre dans un décor hypnotique où les raves techno s'invitent au beau milieu du Sahara, renvoyant au désert sa dimension contemplative, quand les vagues sonores aux cycles inlassables conduisent aux états de transe incontrôlable.

Au cours des années 2000, la notoriété de Tinariwen croît avec la diffusion massive de leurs cassettes dans le Nord de l'Afrique et leur participation à plusieurs festivals. Mais c'est en 2004 que leur carrière internationale prend un véritable tournant. Leur album *Amassakoul* est un réel succès qui leur permet d'enchaîner les tournées en Asie, en Europe et en Amérique du Nord. Le triomphe d'*Amassakoul*, trois ans plus tard, confirme l'engouement engendré par le groupe qui participe à

la cérémonie d'ouverture de la Coupe du monde de football en 2010 avant d'obtenir un Grammy Award dans la catégorie « musique du monde » en 2012, avec leur album *Tassili*. Pour cet opus, les musiciens ont tenu à enregistrer tous les morceaux en plein air, afin de capter l'atmosphère et l'acoustique brute du Sahara. Même au cœur du succès, le groupe n'a rien perdu de ce qui fait son essence : le désert. Le désert à perte de vue, comme décor et comme identité, car c'est bien celle du peuple Touareg, depuis plus d'un millénaire. À travers Tinariwen, l'histoire touarègue franchit les frontières, portée par les guitares, les voix et la persistance d'un peuple longtemps menacé d'effacement. Une identité chassée de ses terres, qui rencontre un succès international, comme un symbole.

Aujourd'hui, le groupe continue sa progression, fidèle aux valeurs qui ont fait sa force. Ses musiciens ne se considèrent pas comme des célébrités, mais comme un collectif qui a réussi à diffuser son message d'espoir et d'unification. Cette volonté d'unité s'incarne même dans la démarche de Tinariwen : si certains membres fondateurs comme Ibrahim ou Abdallah en restent les leaders, la composition du groupe varie constamment. Sur le dernier album en date, *Hoggar*, sorti le 13 mars 2026, pionniers et nouvelles générations écrivent et jouent de concert. Une transmission par la musique qui, entre les dunes du Sahara, est une forme de survie.

- (1) « Ténéré » signifie « désert » en langue touarègue
(2) Paroles issues du morceau « Tenere Taqqim tossam » de Tinariwen, sur l'album *Tassili* (2011)
(3) Paroles issues du morceau « Sastanaqqam » de Tinariwen sur l'album *Elwan* (2017)



Guillaume Delaunay

THE FIRST DECAYING EMPIRE OF THE 21ST CENTURY

PUTIN'S RUSSIA IS SLOWLY UNRAVELLING

Cosmin TIU

It is hard to envision how disappointing these past few months have been for Vladimir Putin, but it hasn't been his emerald year. Struggling to maintain a network of allies due to an erosion of international influence and burdened with economic challenges back home, his options are now increasingly limited, contrary to general discourse.

Experts have long regarded Putin's regime as a significant threat to global security. While it's still arguably the case, a string of strategic setbacks beckons us to reconsider Russia's status as a major power and, by consequence, its remaining longevity. One should question whether Putin's 26 year-old regime may endure all recent disheartening developments, and if not, what the current situation could entail for the Russian leader. There is not a definitive answer as to the outcome, but it is nonetheless worth delving into.

Last year, many saw Donald Trump's return to the White House as instrumental in achieving the erosion of Western unity that Putin had long sought to destroy. He had been focused for years on weakening the NATO Alliance, an organisation perceived to be menacing Russian interests. Russia's relationship with

its lifetime foe now suddenly seemed fruitful. Zelensky being yelled¹ at by President Trump in the Oval Office became one of the most shocking interactions in modern day diplomacy, especially given the contrast with President Joe Biden's resoundingly different position on Ukraine. Whereas Biden approved multiple financial aid packs amounting to \$127 billion² in order to help Ukraine's war effort, his successor seems bent upon forcing Ukraine's hand into an unfavorable peace deal by cutting weapon deliveries and, at times, even precious intelligence reports. Rolling out a red carpet in Alaska for the Russian President last August felt like a slap in the face for countries whose tireless efforts of isolating him proved futile. It was what Putin had been dreaming of ever since the fall of the URSS, whose collapse he defined as "the greatest geopolitical catastrophe of the (20th) century"³.

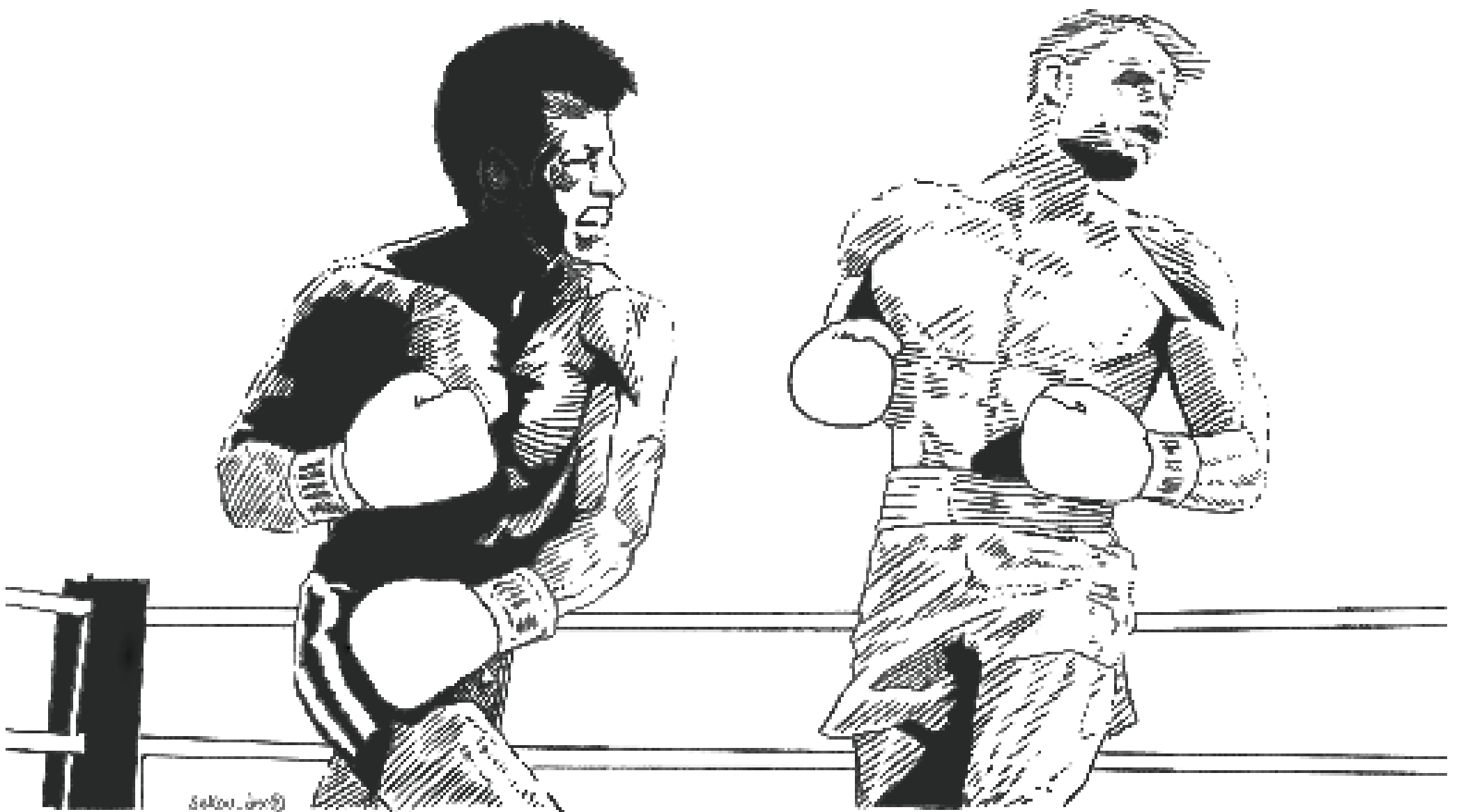
Well, all of this happened what feels like a decade ago in our current political pandemonium. A year onwards, it looks increasingly hopeless to try and court an American President whose positions change every day, and recently, every other hour. The recent war in Iran has simply been a new example of his recurrent strategy in this second term

at the White House: having none⁴. This time around in office, Trump has been more easily wooed by autocratic leaders rather than the post-1945 U.S allies he repeatedly called "weak"⁵. The latter now distance themselves following the blunt remarks of the American President.

Nonetheless, it would be incomplete to categorise Trump as a definitive Russian asset, because he simply does not function in any predictable manner. His public discourse on Putin has often oscillated in a matter of days. Last May, Trump described him as a 'nice gentleman' before calling him 'absolutely crazy'. His recent 50% tariffs placed on India for buying Russian oil revealed the extent of his coercive techniques, all in the name of a supposed *Art of the Deal* he so thoroughly supports. In the wake of mayhem, most European nations have accepted a reality they once underestimated, or even ignored. They are now steadily advancing along their path for reinforced security guarantees, economic independence and transparent elections, a series of nightmares that Putin sought to avoid through well-studied campaigns of hybrid warfare. In the past, evidence pointed to extensive Russian interference during the Brexit vote and Donald Trump's first term win,

both in 2016, showcasing its capacity for provocative incursions in foreign affairs. Ten years later, the situation seems to have changed for the Kremlin.

Recent electoral results in Hungary, Moldova and Romania have each revealed how Pro-Russian sentiments among inhabitants were not strong enough to give the Kremlin leverage, albeit the latter tried its best. Romania's 2024 Presidential Elections saw far-right candidate Calin Georgescu benefiting from a campaign widely alleged to involve Russian-backed⁶ interference. It led to the elections being cancelled, a first in the country's short democratic history. In Hungary, Viktor Orban's long-standing illiberal government was voted out in a landslide this April after 16 years spent heavily appeasing Russia, even willing to share E.U secrets⁷ with them. All three aforementioned countries shared certain characteristics when it came to Russian tactics. They saw extensively financed disinformation campaigns spread on social media, AI generated content and even audacious bribes for certain officials in order to sway these elections to Russia's benefit. Regardless, pro-European candidates clearly won in each case, elected by populations partly emboldened by the traumatic memories of the



Soviet occupations during the Cold War, but also convinced by the evident advantages of entertaining strong relations with the EU.

The weakening of its allies hasn't helped the Kremlin much either. The spectacular kidnapping of Venezuelan President Nicolas Maduro, in January 2026, followed barely a month later by the assassination of Iran's Supreme Leader, Ali Khamenei, have raised questions over Russia's silence in response to the USA's recent imperialistic⁸ incursions. Russia's hesitation to react in any definitive measure other than benign condemnations issued by Putin's cronies raises doubts as to its capacity to act decisively on the international scene. One might invoke the contours of a thought-out strategy when analysing their lack of manoeuvres, but reality indicates otherwise. Fatigued by a long, stagnant war in Ukraine which has entailed economical vulnerabilities for Russia due to crippling Western sanctions, Putin's

popularity has taken a considerable blow. His approval rating has been falling for the past seven consecutive weeks (as of 29th of April 2026), and recently reached its lowest level ever since the start of the war in 2022⁹, all despite the poll being conducted by state financed pollster VTsIOM.

Back at home, trouble is indeed brewing discernibly more than the regime wants to admit. In recent weeks, widespread internet blackouts throughout Russia have intensified, raising questions over the leader's confidence concerning the narrative he provided to its citizens. By slashing people's access to platforms which have become essential for daily needs in our day and age, the Kremlin is displaying an ominous behaviour. Popular apps like Instagram, Youtube and even Telegram, a company founded by the Russian Pavel Durov, have seen their usage free fall for consecutive weeks in big cities like Moscow or Saint-Petersburg. It's

not the behaviour of a nomenklatura satisfied with their grip on power. They are aware of the Russian's growing discontent, and their promises of economic prosperity have fallen short because of international sanctions following Ukraine's invasion in February 2022. From a short term perspective, a total control over the means of communications might be the needed medicine to appease Putin's machinations, but as history tends to show, such crackdowns are capable of affecting the perennity of a totalitarian state.

By no means should we relativise the existential threat that Vladimir Putin represents for humanity. No one is able to predict the extent to which he is able to menace the world, all because of his insatiable thirst for power. This slow burn deterioration of his rule over Russia might entail impulsive decisions capable of damaging our already fragile environment. But as much as he's an

avid reader of history, he has failed to capitalise on the mistakes of his predecessors. You may push Russians to the extremities of what is tolerable, but the reprimand might prove to be just as fierce. Only time will tell how close this verging point is.

(1) RYAN Mick: *The Oval Office ambush* (The Interpreter - 1 March 2025)

(2) MERROW Will: *Here's How Much Aid the United States Has Sent Ukraine* (Council on Foreign Relations - 23 February 2026)

(3) Unspecified author, NBC News : *Putin: Soviet collapse a 'genuine tragedy'* (25 April 2005)

(4) KALOI Stephanie: [...] *Trump 'Has No Idea What He's Doing' as Iran Conflict Escalates* (The Wrap - 18 April 2026)

(5) HAGAN Rachel: *Trump criticises 'decaying' European countries and 'weak' leaders* (BBC News - 9 December 2025)

(6) NORTHAM Jackie: *Trump calls Putin 'absolutely crazy' following Russia's latest barrage on Ukraine* (NPR - 25 May 2025)

(7) PAUN Carmen: [...] *Georgescu benefited from Russia-style booster campaign, declassified docs say* (Politico - 5 December 2024)

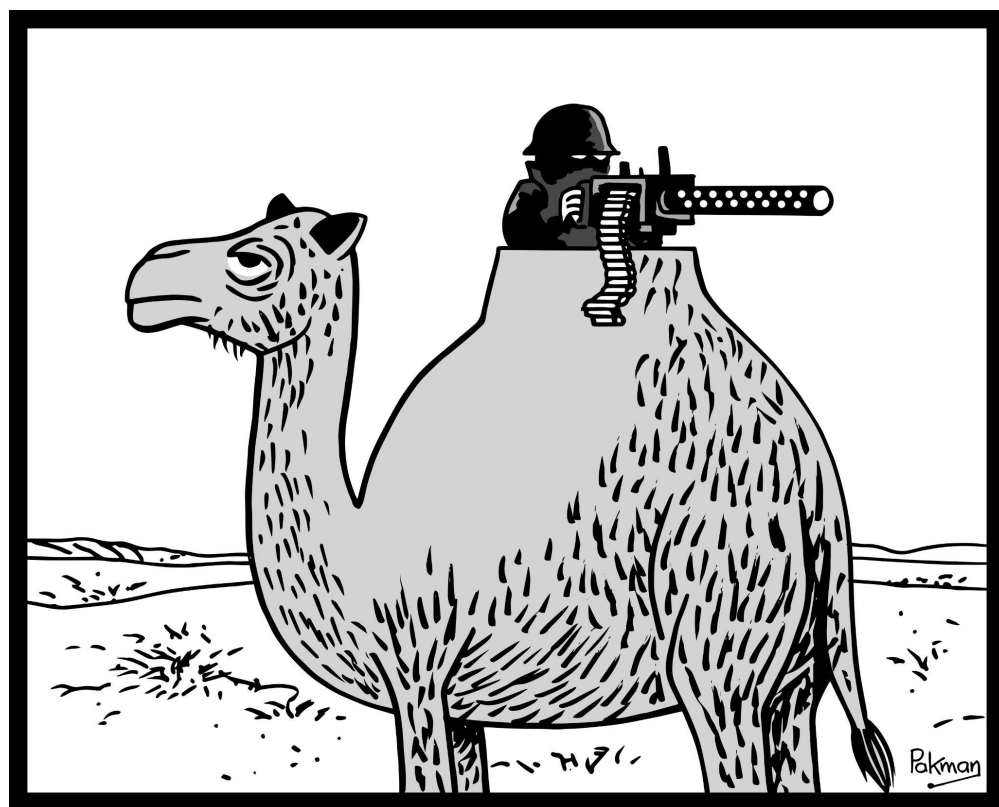
(8) CHARLISH Alan: *Hungarian minister offered to send Russia EU document in leaked audio* (Reuters - 8 April 2026)

(9) PARIS Gilles: *In the face of Trump's imperialism, realism means defending the law* (Le Monde - 14 January 2026)

SAHARA OCCIDENTAL

UN CONFLIT SANS HORIZON, DES VIES EN SUSPENS

Paul P. MONTCLOS



Pakman

« Vous avez oublié de me poser une question », glisse Othman Ali Saleh, combattant sahraoui de 35 ans : « est-ce que j'ai peur de mourir au front ? Non. Je suis fier de mourir pour libérer mon pays. » Cinquante ans de guerre et d'exil : telle est la réalité du Sahara occidental, considéré comme la dernière colonie d'Afrique. Le conflit entre le Maroc et le Sahara occidental s'ensable depuis un demi-siècle, tandis que 173 000 réfugiés en Algérie¹ continuent de revendiquer le droit à l'autodétermination des peuples, principe fondamental de l'ONU.

Le départ précipité de la présence coloniale espagnole en 1975 signale le début du conflit dans ce territoire qui s'étire le long de l'océan Atlantique, entre le Maroc au nord et la Mauritanie à l'est et au sud. En effet, le Maroc va très vite affirmer sa souveraineté au détriment des populations nomades locales en organisant une mobilisation massive d'environ 350 000 civils vers le Sahara occidental² pour en affirmer symboliquement la prise de contrôle. Cette position s'est notamment construite sur des arguments historiques : il existait des liens

d'allégeance entre tribus sahraouies et le sultan marocain avant la colonisation espagnole. L'implantation marocaine dans la région pousse des centaines de milliers de Sahraouis sur les routes de l'exil vers des camps provisoires au milieu du désert algérien. En parallèle, le peuple sahraoui célèbre en 1976 la création de la République Arabe Sahraouie Démocratique (RASD) pour affirmer son indépendance face à l'incursion marocaine.

Bombardements, violations des droits humains, puis un fragile cessez-le-feu en 1991 sous l'égide de l'ONU n'ont pas mis fin au conflit : le territoire reste aujourd'hui largement contrôlé par le Maroc, séparé par un immense mur militarisé de 2700 km de long et truffé de mines. Depuis 2020, des affrontements ont ravivé une guerre longtemps gelée, loin des projecteurs internationaux. Pourtant, 50 ans plus tard, cet anniversaire symbolique est largement ignoré par la presse et tous les regards se tournent vers l'Iran, qui subit sa première attaque américaine.

Ayant pris part à une délégation de journalistes et de militants français dans les camps de réfugiés sahraouis à Tindouf, en Algérie, organisée en février 2026, j'ai eu l'occasion d'aborder la question sahraouie de l'intérieur. Après plusieurs interactions civiles ou militaires, les points de vue convergent : les Sahraouis estiment avoir été trompés

par le Maroc en 1991 lors du cessez-le-feu et il est en train de se produire le même phénomène actuellement.

En réalité, des tentatives de dénouement du conflit sont régulières au sein des instances internationales. Des négociations à « l'odeur de pierre » ; telle est la formulation utilisée par Cheikh Mohammed, le chef du bureau de coordination militaire du camp de réfugiés sahraouis d'Aousserd en Algérie, lorsqu'on lui demande son avis sur les négociations en cours à Madrid (interaction datant de février 2026). Cette fois-ci, un élément nouveau s'impose : l'impulsion des États-Unis, déterminés à obtenir un résultat diplomatique rapide. Mais loin de favoriser une avancée réelle, cette intervention tend à figer davantage les positions et à compliquer les équilibres déjà fragiles. Depuis 2020, l'engagement américain s'inscrit dans une logique de renforcement du partenariat avec le Maroc et de soutien à sa normalisation avec Israël via les Accords d'Abraham³, faisant du Sahara occidental un levier diplomatique stratégique. Dans cette logique, Donald Trump cherche à inscrire le dossier du Sahara occidental dans son répertoire de « trophée diplomatique » au service de sa politique de paix — quitte à reléguer au second plan les revendications sahraouies.

Sur la table, trois scénarios continuent officiellement d'exister

: une autonomie sous souveraineté marocaine, un référendum d'indépendance, ou l'intégration complète au Maroc. Mais pour de nombreux Sahraouis rencontrés, l'option d'autonomie telle que proposée par Rabat en 2007⁴ ou lors des négociations de Madrid en février 2026 apparaît comme largement inacceptable. L'absence de véritable pouvoir local, et un référendum hypothétique organisé sur la base de l'ensemble du corps électoral marocain, et non uniquement des populations du territoire⁵, contredit le principe même d'autodétermination défendu par l'ONU. Du point de vue marocain, l'indépendance n'est pas une option. Une partie de la population marocaine est installée dans les territoires colonisés depuis plusieurs générations. Ces populations y possèdent d'importants intérêts économiques, liés aux ressources halieutiques et minières, mais aussi au tourisme, notamment à Dakhla, mondialement réputée pour ses spots de surf.

Sur le plan diplomatique, la RASD n'est aujourd'hui reconnue que par 24 États, loin des vagues de reconnaissance de la fin des années 1980. Dans la zone communément appelée « Sahara libre », les combats se prolongent sous la forme d'une guerre asymétrique de basse intensité, rendant toute installation durable impossible. À cette insécurité militaire s'ajoute un autre fléau : environ 10 millions de mines⁶ ont été disséminées dans ces territoires avant la création du « mur de la honte » dans les années 1980. Une démineuse de 21 ans nous résume l'ampleur de la tâche : « il faudrait environ 11 siècles pour décontaminer nos terres, autant commencer dès maintenant ». Depuis 2020, un élément nouveau bouleverse le rapport de force ; l'utilisation de drones par le Maroc rend extrêmement compliquée toute opération militaire pour l'armée du Polisario (parti politique indépendantiste unique du Sahara Occidental). Cheik Mohammed a été clair là-dessus, aucun drone n'a été abattu depuis la reprise du conflit et l'objectif militaire n'est pas de franchir le mur mais uniquement de harceler les sentinelles marocaines qui le gardent.

Du côté civil, les « camps » s'apparentent davantage à un ensemble de cinq villes aux constructions en brique ou en parpaing, au cœur d'un désert aride. La notion de propriété y est relative : la terre ne leur appartient pas, les maisons restent ouvertes et l'hospitalité est omniprésente. Comme le souligne notre interprète Labidi, il y a encore dix ans, ces lieux n'étaient composés que de *khaimas*⁷. Initialement conçus comme temporaires, ces camps se sont durablement structurés depuis 1976 et portent chacun le nom d'une ville

du territoire colonisé. L'Algérie y a construit quelques routes goudronnées et fournit l'électricité, mais les conditions de vie restent difficiles : pénuries d'eau, coupures fréquentes, économie quasi inexistante et forte dépendance à l'aide humanitaire, avec des conséquences sanitaires importantes. L'été, les températures dépassent souvent les 50 degrés dans un environnement hostile particulièrement bien décrit par J.M.G Le Clézio dans « Désert »⁸.

La vie dans ces camps est surtout marquée par une jeunesse contrainte à l'exil. Faute de perspectives, beaucoup partent étudier en Algérie ou en Europe, puis travailler à l'étranger pour soutenir leurs familles, formant une diaspora essentielle à la survie économique. Cet éloignement est souvent temporaire : certains reviennent, portés par un fort attachement familial et politique, parfois jusqu'à rejoindre le front après avoir construit une vie ailleurs.

La cohésion sociale repose en grande partie sur le rôle central des femmes. Héritières de la culture bédouine, elles administrent, enseignent et organisent la vie quotidienne. Certaines dirigent même des wilayas (cheffe de camp), incarnant un modèle d'organisation rare pour une société arabo-musulmane. Ainsi, la stabilité des camps dépend largement de leur engagement et d'une solidarité profondément ancrée dans un tissu social qui permet de compenser, en partie, la précarité généralisée.

Derrière cette société unique se cache une inquiétude grandissante et une dure réalité. Comme l'explique Amel Akli, l'une des responsables d'Oxfam au camp de Rabouni, les réfugiés sahraouis subissent aujourd'hui « une forme de double peine » : « Ils se sentaient jusqu'à politiquement abandonnés par la communauté internationale, maintenant c'est l'abandon humanitaire. » En effet, selon le rapport d'une coalition de 19 ONG dont Oxfam et Médecins du Monde, on observe une chute de l'aide humanitaire mondiale de 40% en 2025 par rapport à l'année précédente⁹. La vie dans les camps est rythmée par les distributions alimentaires qui ont lieu 2 à 3 fois par semaine et cela a des conséquences directes sur le quotidien. Yezid Hamdi, ancien secrétaire général du croissant rouge sahraoui nous explique que « le contenu des rations a diminué de 30 % entre novembre 2023 et février 2025 »¹⁰. Cette baisse notable s'explique en partie suite au démantèlement par Donald Trump, en février 2025, de l'Agence des Etats-Unis pour le développement international (Usaid) mais également par un déplacement de l'attention internationale vers de nouveaux foyers de crise (Ukraine, Gaza, Soudan).

En parallèle le système de santé, déjà fragile, fonctionne avec des moyens extrêmement limités : seulement neuf ambulances sont disponibles pour couvrir l'ensemble des cinq camps, des véhicules souvent vétustes, régulièrement en panne, et dont l'entretien comme l'approvisionnement en carburant ne peuvent pas toujours être assurés par la RASD.

Dans ce contexte critique de retrait humanitaire, la question du Sahara occidental interroge aussi les positionnements internationaux, notamment celui de la France. Suite à une perte d'influence en Afrique du Nord, Emmanuel Macron a récemment affiché son soutien à la souveraineté marocaine sur le territoire¹¹. La France semble dès lors privilégier ses intérêts économiques et diplomatiques avec le Maroc, quitte à passer sous silence la situation des 173 000 exilés Sahraouis. En effet, la longévité du conflit joue en sa défaveur entraînant son effacement de l'agenda médiatique. Cette mise à l'écart s'inscrit dans une logique plus large : l'attention se concentre souvent sur un nombre restreint de conflits jugés plus spectaculaires, plus meurtriers ou plus aisément lisibles pour le grand public.

Le cas du Sahara occidental ne doit pas être pris à la légère, car il constitue un exemple frappant de l'érosion progressive du droit international, où les principes pourtant fondamentaux peinent à s'imposer face aux logiques

de puissance. Ce conflit révèle un basculement plus large : celui d'un ordre mondial où la loi du plus fort tend à primer sur le respect du droit.

(1) Selon le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR / UNHCR) (estimation de 2018)

(2) Selon le portail institutionnel du Royaume du Maroc (6 novembre : Départ de la Marche Verte avec la participation de 350 000 volontaires dont 35 000 femmes. | Maroc.ma)

(3) Les Accords d'Abraham sont une série d'accords diplomatiques annoncés en 2020 sous l'impulsion des États-Unis, visant à normaliser les relations entre Israël et plusieurs pays arabes.

(4) Lettre du Maroc au Conseil de sécurité datant du 13 Avril 2007 (Etpu)

(5) En comparatif, le référendum d'indépendance algérien de 1962 comprenait comme corp électoral uniquement les citoyens résidant en Algérie.

(6) Ce chiffre est une estimation selon le journal l'Humanité et personne ne sait précisément combien de mines ont été posées : cela se compte en millions

(7) Tentes traditionnelles des bédouins du désert.

(8) J.M.G Le Clézio, Désert, 1980. Fiction qui se déroule au début du XXe siècle et qui dépeint très bien les conditions de vies du désert ainsi que les modes de vie nomades avant la colonisation espagnole.

(9) Le 28 Mars 2025, Le Programme alimentaire mondial de l'ONU (PAM) a annoncé une chute de 40% de ses financements pour 2025

(10) Mundubat, « Sahara occidental », page de présentation des actions de l'ONG, consultée en mars 2026.

(11) La lettre d'Emmanuel Macron au roi Mohammed VI date du 30 juillet 2024 (à l'occasion de la fête du Trône au Maroc).



Sekou Diarra

DOSSIER

LE TERRORISME : UN PHÉNOMÈNE DIFFUS DANS UNE SOCIÉTÉ SOUS TENSION

Dylan AUGUSTO, Lucille BESNARD, Nolan ROUX

Le terrorisme est souvent présenté comme une menace lointaine et abstraite, alors qu'il s'infiltré dans les failles d'une société déjà traversée par les inégalités, les colères et les exclusions. Pensé comme un virus, il ne crée pas la maladie à lui seul, il exploite un terrain fragilisé, se nourrit de frustrations, de récits identitaires et de brèches ouvertes par les crises successives. Derrière les mots « attentat » ou « radicalisation », il y a des formes de violence qui se transforment, des trajectoires individuelles, des usages stratégiques des réseaux numériques, mais aussi des mémoires, des peurs et des regards qui changent. C'est dans cet entre-deux entre menace diffuse et traces durables que se joue aujourd'hui la place du terrorisme dans la société. En filigrane, une même question : par quels moyens le terrorisme s'incarne et survit dans nos sociétés démocratiques ?

L'émergence du terrorisme structuré et moderne

Dylan Augusto

Les manifestations les plus anciennes du terrorisme, qualifiées d'« originaires » ou primitives, renvoient à des pratiques d'assassinats ciblés perpétrés par des groupes marginaux contre des figures d'autorité symbolisant un ordre perçu comme oppresseur. Dès l'Antiquité, certaines formes de violence politique ciblée apparaissent avec les Zélotes sicaires¹, mouvement juif actif en Judée au I^{er} siècle de notre ère. Ces derniers pratiquent des assassinats sélectifs contre des collaborateurs romains et des élites juives hellénisées, notamment au sein des foules lors des fêtes religieuses, dans une logique de purification nationale et messianique. De même, au Moyen Âge, les Hashshashin, ou Assassins², branche ismaélienne nizârîte du chiisme, développent entre le XI^e et le XIII^e siècle une stratégie d'attaques ciblées contre des chefs sunnites, des croisés et, plus ponctuellement, des adversaires mongols, depuis leurs forteresses de Syrie et de Perse. Ces assassinats, fréquemment ritualisés, cherchaient moins à infliger des pertes matérielles qu'à créer un climat d'insécurité diffuse : l'adversaire vivait dans la crainte constante d'une attaque imprévisible, sans pouvoir identifier ni neutraliser ses auteurs.

Cette qualification de « terrorisme » reste toutefois hautement controversée. Contrairement aux formes modernes, ces pratiques manquent d'une dimension psychologique intentionnelle, comme la production délibérée d'une peur collective amplifiée par les médias, et s'inscrivent dans des contextes de guerre asymétrique ou de soulèvement millénariste. Elles relèvent davantage d'une violence sacrée ou insurrectionnelle que d'une doctrine terroriste au

sens contemporain, comme le notent les historiens qui privilégient une lecture contextualisée plutôt qu'une projection anachronique.

Cependant, le terrorisme acquiert une configuration structurée à partir de la fin du XIX^e siècle, marquant une rupture décisive avec ses antécédents primitifs. Ce basculement coïncide avec l'essor des nationalismes, des utopies révolutionnaires et des technologies explosives, favorisant l'émergence d'organisations clandestines dotées d'une idéologie cohérente, d'une division du travail interne et d'une stratégie à long terme. En Russie tsariste, *Narodnaya Volya* ou la « La Volonté du peuple », fondée en 1879 et inspirée par les théories anarchistes de Mikhaïl Bakounine, exemplifie cette mutation : après des années d'agitation populiste (les *narodniki*), le groupe passe à une « propagande par le fait », assassinant des hauts fonctionnaires comme le général Mezentsov en 1878 ou l'empereur Alexandre II en 1881 à l'aide de bombes artisanales. Accompagnés de manifestes diffusés clandestinement, ces attentats visent non seulement à éliminer des cibles symboliques, mais à provoquer un effondrement systémique en légitimant la violence comme vecteur de régénération sociale.

Les caractéristiques structurelles de ce terrorisme moderne sont multiples : une clandestinité absolue, un rejet doctrinal de l'État de droit et des conventions guerrières, l'absence de front militaire traditionnel, et des motivations hybrides mêlant haine viscérale, propagande messianique et provocation à la répression. Cette structuration organisationnelle par des cellules autonomes, par sa formation idéologique et logistique, préfigure les groupes du XX^e siècle, des Brigades rouges, organisation communiste italienne active dans les années 1970, aux réseaux djihadistes. Il convient néanmoins de souligner un précurseur terminologique : le terme « terrorisme »³ apparaît en 1795 comme néologisme thermidorien critiquant la Terreur jacobine de 1793-1794, avant d'être appliqué aux violences non étatiques au XIX^e siècle. Ce glissement sémantique, d'abord étatique, s'inverse au XIX^e siècle pour qualifier des acteurs non étatiques, inaugurant ainsi la problématique contemporaine.

Comment définir le terrorisme ?

Ces évolutions historiques informent les tentatives définitionnelles modernes, qui reflètent des paradigmes disciplinaires distincts et soulignent l'absence de consensus. Par exemple, pour le chercheur Alex Schmid⁴, le terrorisme y apparaît comme une violence politique coercitive, génératrice de peur, souvent démonstrative et calculée, dirigée principalement contre des non-

combattants dans des buts de propagande ou d'effet psychologique. Cette approche à pour ambition de synthétiser les traits essentiels et partagés des définitions académiques du terme. Isabelle Sommier et Michel Wieviorka privilégient une approche sociologique contextualisée. Wieviorka, dans *Sociétés et terrorisme* daté de 1988, analyse le terrorisme comme un processus de « subjectivation violente » : les acteurs, issus des mouvements sociaux des années 1960-70, se déconnectent des luttes collectives pour développer une violence autonome et autoréférentielle, comme chez les Brigades rouges italiennes ou Sentier lumineux péruvien. Les Brigades rouges italiennes, par exemple, naissent dans le sillage de 1968 mais rompent avec le Parti communiste italien. Leur violence - enlèvements, assassinats de dirigeants d'entreprise - devient une fin en soi, substituant la logique terroriste à l'action politique traditionnelle. De même, le Sentier lumineux au Pérou entre 1980-1992, initialement lié à la paysannerie andine, s'autonomise en guérilla maoïste totale, massacrant systématiquement civils et militants de gauche concurrents dans une logique d'épuration idéologique. De plus, Sommier insiste sur la disjonction structurelle entre les victimes civiles tuées et les cibles politiques visées, cette instrumentalisation des populations vulnérables maximisant l'effet de terreur et de visibilité médiatique. Ainsi, le terrorisme ne serait pas uniquement un phénomène mais une catégorie construite socialement, produite par des crises sociétales et des représentations collectives. Ce terme, pourtant couramment employé dans nos sociétés, reste difficilement identifiable, notamment du fait de ses mutations constantes.

Evolution contemporaine du terrorisme : du modèle structuré au « loup solitaire » et à l'auto-radicalisation

L'évolution du terrorisme depuis les configurations structurées du XIX^e et XX^e siècles vers des formes décentralisées et individualisées marque une mutation profonde de la menace, particulièrement visible depuis les années 2000. Loin de l'image d'organisations pyramidales comme Al-Qaïda ou l'État islamique dans leurs phases expansionnistes, le terrorisme contemporain se caractérise par un visage flou de l'ennemi : absence de hiérarchie visible, hybridation des motivations et des modes opératoires, et résilience face aux efforts antiterroristes. Cette déstructuration répond à une adaptation pragmatique aux contraintes sécuritaires, technologiques et sociétales, comme l'analysent des concepts clés tel que la *leaderless resistance*. Popularisée par l'activiste américain d'extrême droite Louis Beam dans les années 1980-1990, la *leaderless resistance* ou « résistance sans chef » théorise une rupture stratégique avec les modèles

hiérarchiques traditionnels. Ancien membre du Ku Klux Klan et ambassadeur des *Aryan Nations*, Beam reformule en 1983 et 1992, dans des essais diffusés au sein du mouvement néonazi et anti-fédéraliste, une idée initialement esquissée par l'anticommuniste Ulius Louis Amoss dans les années 1960 sous le nom de « cellules fantômes ».

Le principe est clair : remplacer les structures centralisées telles que les armées et partis paramilitaires par une multitude de petites cellules autonomes ou d'individus isolés, nommés les « loups solitaires » et partageant une idéologie commune sans coordination directe. Ce modèle théorise une guerre asymétrique durable où des acteurs autonomes, mus par une idéologie commune (lutte contre l'« État juif-ploutocratique » ou totalitaire selon Beam), poursuivent des objectifs stratégiques identiques, comme la déstabilisation de l'État, sans jamais se coordonner tactiquement et s'inspirant mutuellement via des symboles ou des actes antérieurs, favorisant une « contagion comportementale ». Par exemple, un attentat réussi comme l'attentat de Christchurch ou la fusillade d'Anders Breivik, devient un modèle opérationnel que d'autres « loups solitaires » reproduisent ou adaptent. Ce mimétisme stratégique, amplifié par la diffusion en ligne des manifestes et vidéos d'attaques. De ce fait, chaque acte renforce la légitimité du modèle et incite d'autres individus à l'imiter.

D'un point de vue plus social, Marc Sageman, ancien agent de la CIA et spécialiste du djihadisme, conceptualise dans *Leaderless Jihad* en 2008 le terrorisme islamiste contemporain comme une nébuleuse : une structure floue, décentralisée et informelle, opposée aux schémas pyramidales des services de renseignement. Autour d'Al-Qaïda ou de l'État islamique post-2017, cette nébuleuse repose sur des liens horizontaux tels que les amitiés, liens familiaux, réseaux sociaux, plutôt qu'une hiérarchie rigide. Des figures symboliques comme Ben Laden ou al-Zawahiri jouent un rôle

inspirant, sans commandement opérationnel centralisé. Les caractéristiques sont révélatrices : radicalisation collective au sein de micro-groupes locaux, qui « se branchent » à une idéologie globale via internet ; absence de directives unifiées, favorisant des actions autonomes. Sageman insiste sur les dynamiques affectives et relationnelles, remettant en cause l'image d'une organisation classique. Cette diversité actorielle allant des djihadistes aux suprémacistes blancs, brouille les profils, imposant une lutte antiterroriste holistique, au-delà de la traque des chefs.

Des modes d'actions renouvelés par la numérisation

Toutefois, cette décentralisation s'appuie sur une globalisation numérique de la radicalisation et une simplification des modes d'action, transformant le terrorisme en un phénomène diffus, résilient et imprévisible. Le rapport TE-SAT 2025 d'Europol met en évidence que plus de 60% des attentats déjoués ou commis en Europe entre 2024 et 2025 impliquent des individus radicalisés exclusivement en ligne, sans aucun contact physique avec une organisation structurée, un chiffre en hausse de 15 points par rapport à 2023. Cette tendance, observée dans des contextes variés, reflète l'évolution des vecteurs de propagation : les algorithmes des plateformes sociales créent des « bulles informationnelles » qui accentuent la polarisation, exposant les utilisateurs vulnérables à des contenus extrémistes via des recommandations personnalisées, favorisant ainsi une auto-radicalisation accélérée.

Des enquêtes comme *Dans la peau d'une djihadiste* d'Anna Erelle (2015) illustrent concrètement ce basculement : l'auteure, sous pseudonyme, infiltre une filière de recrutement de l'État islamique sur Facebook et Vkontakte, démontrant comment Telegram, TikTok, Discord ou les messageries cryptées (Signal, WhatsApp) transforment la propagande en outil relationnel interactif. En 2025, selon Europe 1, le nombre de jeunes de moins de 25 ans suivis pour des faits de radicalisation a augmenté de 66% entre 2020 et 2024, représentant désormais une personne sur cinq inscrite au Fichier des signalements pour la prévention de la radicalisation à caractère terroriste (FSPRT). Cette tendance s'explique notamment par un phénomène d'« embrigadement » de mineurs via les plateformes de discussion autour des jeux vidéo en ligne, où Discord et Roblox sont devenus des terrains privilégiés de recrutement. Des enquêtes de médias français montrent que des fondamentalistes utilisent Discord en lien avec des jeux comme Roblox pour cibler des mineurs, exploitant leur fragilité psychologique et leur quête identitaire pour les faire glisser vers des logiques de radicalisation religieuse, voire d'engagement djihadiste⁵. L'attentat de Christchurch en Nouvelle Zélande, perpétré en mars 2019 dans

une mosquée, en est un archétype. L'assaillant a diffusé la phase finale de l'attaque en direct sur Facebook Live, puis la vidéo a été massivement relayée sur YouTube, 8chan et Telegram, malgré les efforts des plateformes pour la retirer. Cette circulation quasi virale a contribué à nourrir une vague de *inspired attacks* par imitation, tels l'attentat de Halle en Allemagne en 2019 ou celui de Buffalo aux États-Unis en 2022, en diffusant non seulement l'image de l'assaillant mais aussi un modèle opérationnel aisément reproductible.

Parallèlement, les actions terroristes contemporaines privilégient le *low-tech* : couteaux, véhicules-bélier, fusillades de type *mass shooting*. Ces armes rudimentaires, faciles à trouver et à utiliser, permettent à un individu isolé de frapper sans dépendre d'un grand réseau ou d'un chef providentiel. Le geste devient alors l'expression d'une idéologie diffusée en ligne, plus que d'une organisation structurée. Ces *inspired attacks*, menées par des acteurs sans affiliation formelle à une organisation centrale, ont caractérisé la vague post-2015 en Europe (Nice 2016, Berlin 2016, Londres 2017) ainsi que les attaques au couteau de 2020-2024 (par exemple Conflans-Sainte-Honorine, Arras), souvent revendiquées a posteriori via des manifestes en ligne inspirés d'Al-Qaïda ou d'extrême droite. Cette plasticité opérationnelle adapte le terrorisme aux contraintes sécuritaires post-11 Septembre par la simplicité logistique, la diffusion virale de tutoriels *low-tech* sur le dark web ou Telegram, la maximisation de la peur par leur banalité quotidienne, rendent chaque espace public potentiellement létal. Cette logique évoque la *guerre moderne* théorisée par Roger Trinquier en 1961, où l'ennemi, au visage flou, se fond dans la population civile, brouillant la distinction entre combattants et non-combattants et imposant une répression préventive généralisée. Les rapports de la DGSI confirment cette autonomisation : les jihadistes endogènes, catalysés par un événement personnel ou médiatique, reproduisent les modes opératoires de l'État islamique sans lien direct, perpétuant une menace « solitaire » et imprévisible.

Un virus qui exploite les failles du corps social

Nolan Roux

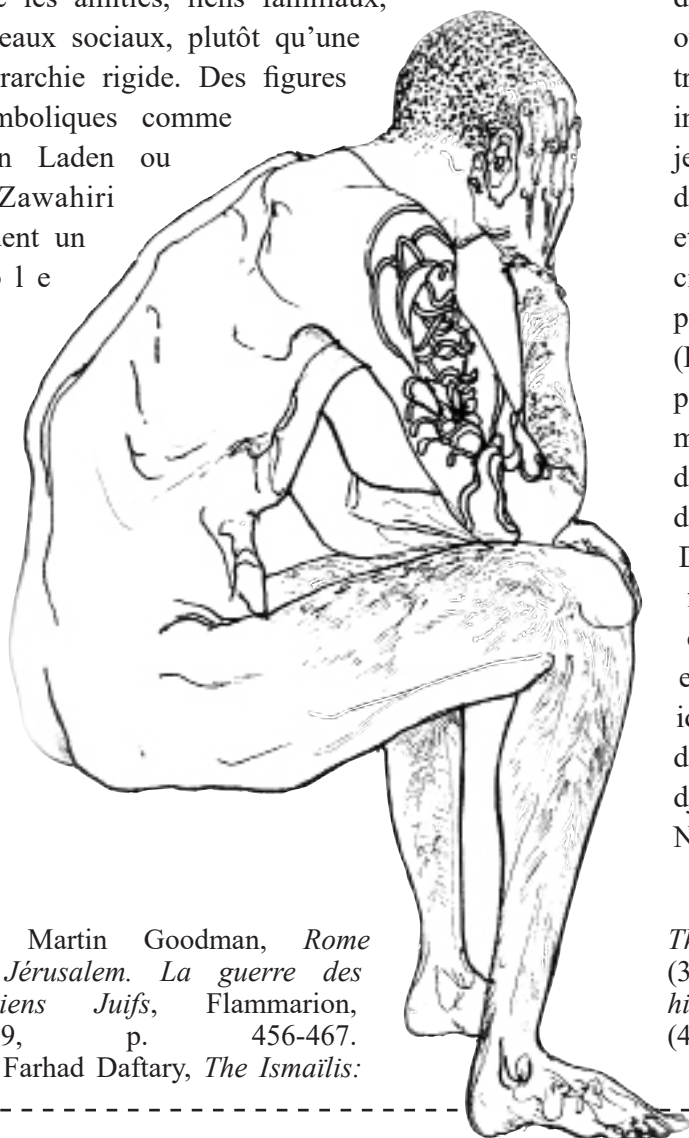
L'exclusion sociale : terreau du terrorisme

Le terrorisme ne se développe pas de manière isolée : les analyses stratégiques de l'IRSEM (L'Institut de Recherche Stratégique de l'Ecole Militaire) montrent qu'il s'inscrit dans une réalité complexe, liée à des contextes politiques et sociaux instables, notamment avec l'émergence de formes de terrorisme mondialisé comme celui inspiré d'Al-Qaïda. Cette complexité repose sur des tensions préexistantes, où des populations peuvent se sentir exclues des systèmes politiques

Actors, Authors, Concepts, Databases, Theories, and Literature, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1988, p. 28. (5) Cf. Europe 1, 29 juin 2025 ; *TF1 Info*, 13 septembre 2024 ; *Ouest-France*, 3 octobre 2025, qui

(1) Martin Goodman, *Rome et Jérusalem. La guerre des anciens Juifs*, Flammarion, 2009, p. 456-467.
(2) Farhad Daftary, *The Ismailis:*

Their History and Doctrines, Cambridge UP, 1990
(3) Jean-Pierre Chaline, *De la Terreur au terrorisme : une histoire lexicographique*, OpenEdition Journals (2023).
(4) Alex P. Schmid & Albert J. Jongman, *Political Terrorism: A New Guide to*



ou économiques, ce qui favorise une adhésion à des discours radicaux. Les analyses de Xavier Crettiez, politologue et professeur agrégé de science politique à l'Université Paris-Saclay, sur les violences nationalistes soulignent que certaines revendications territoriales ou identitaires telles que celles de l'IRA (Armée républicaine irlandaise) ou le FLNC (Front de libération nationale corse) peuvent nourrir l'idée que la violence est un moyen d'action légitime⁶. Le terrorisme s'inscrit donc dans un terrain déjà fragilisé qui amène des gens à se sentir rejetés ou sous représentés, ce qui explique sa capacité à toucher des publics larges et variés. Il fonctionne comme un virus opportuniste, qui ne crée pas la crise mais s'insère dans des déséquilibres déjà présents pour se développer.

Des profils terroristes loin des idées reçues

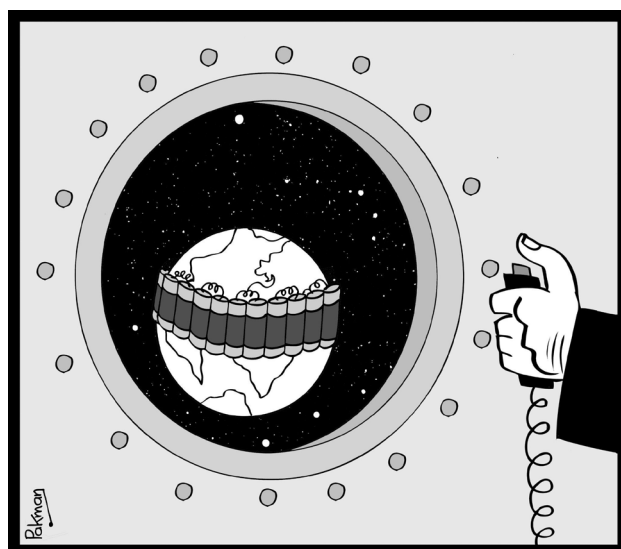
Les recherches sociologiques menées sur la radicalisation montrent clairement qu'il n'existe pas de profil type : l'étude de Laurent Bonelli et Fabien Carrié « La Fabrique de la radicalité » : une sociologie des jeunes djihadistes français" repose sur 133 dossiers de mineurs, révélant une grande diversité de parcours⁷. Contrairement aux idées reçues, ces jeunes ne sont pas tous issus de milieux marginalisés : certains sont scolarisés (environ 70 % dans certaines catégories) et n'ont jamais eu affaire à la justice auparavant. Les dynamiques de radicalisation reposent souvent sur des logiques de groupe et de socialisation, plus que sur un simple endoctrinement individuel, ce qui complexifie leur compréhension. Les travaux de l'IFRI, notamment l'étude *137 nuances de terrorisme*, qui analyse 137 profils de personnes jugées en France, mettent en évidence certaines tendances générales, comme une proportion relativement importante d'individus ayant connu des difficultés d'insertion sociale ou disposant d'un niveau d'éducation parfois inférieur à la moyenne.

Toutefois, ces éléments ne constituent pas un profil déterminant, dans la mesure où les trajectoires observées sont extrêmement variées. On y retrouve en effet des parcours très différents, allant de situations de relative intégration sociale à des formes plus marquées de marginalisation, voire des individus sans antécédents judiciaires ni difficultés apparentes majeures. Cette hétérogénéité confirme que la radicalisation ne peut être réduite à des facteurs sociaux uniques et renforce l'idée d'un phénomène diffus, difficile à anticiper et à identifier. Elle contribue ainsi à remettre en cause les représentations simplifiées du terroriste et à montrer que celui-ci peut s'inscrire dans des parcours sociaux ordinaires, ce qui participe à son caractère « invisible » dans la société. De plus, en 2018, le fichier français de prévention de la radicalisation recensait plus de 20 000 individus signalés, preuve de l'ampleur et de la diversité du phénomène. Cette diversité montre que le terrorisme agit comme un virus difficile à

détecter, car il ne correspond pas aux idées souvent véhiculées, conduisant à une méprise envers l'ennemi mais aussi à une peur alors constante.

La peur, un moyen d'affaiblissement indirect

Le terrorisme repose sur une stratégie de choc psychologique, en ciblant des civils dans des contextes ordinaires afin de maximiser l'impact médiatique et émotionnel. Cette logique produit un sentiment d'insécurité durable, renforcé par la répétition d'attentats et de leur médiatisation. En France, la réponse de l'État s'est traduite par des dispositifs de grande ampleur comme le plan Vigipirate ou l'opération Sentinelle, illustrant une mobilisation sécuritaire constante. Cependant, certaines analyses critiques comme celle de Bénédicte Chéron montrent que ces dispositifs peuvent donner une illusion de contrôle, sans nécessairement traiter les causes profondes de la radicalisation⁸. Cette dynamique entraîne une réorientation des priorités politiques vers la sécurité, parfois au détriment d'actions sociales de long terme. Dans cette logique, l'Opération Sentinelle a souvent été analysée, notamment dans L'Obs, comme un dispositif à forte portée symbolique : la présence visible de militaires dans l'espace public vise surtout à rassurer la population et à matérialiser la réponse de l'État face à la menace⁹. Toutefois, cette fonction essentiellement perceptive souligne aussi ses limites, dans la mesure où elle n'agit pas directement sur les causes structurelles de la radicalisation.



Pakman

Mémoire, médias et effets à long terme d'un ennemi « invisible »

Lucille Besnard

Depuis quelques années, le terrorisme occupe une place paradoxale dans la vie sociale française. La menace est décrite comme diffuse, durable, parfois endogène, sans forcément se voir au quotidien ni occuper en permanence l'actualité. Elle laisse pourtant des traces dans les souvenirs, dans la mémoire, dans les images médiatiques, mais aussi dans les tensions qui pèsent sur certaines communautés, et vient fragiliser un tissu social

djihadistes français, Paris, Éditions du Seuil, 2018.

(8) Bénédicte Chéron, *Le Soldat méconnu. Les Français et leurs armées*, Paris, Armand Colin, 2018.

(9) Maïté Hélio, « Terrorisme : l'opération Sentinelle est un trompe-l'œil », L'Obs, 6 juillet 2016.

(10) Gêrôme Truc, « Comment la société réagit-elle

déjà travaillé par d'autres inégalités et crispations.

« Je me souviens où j'étais » : la naissance de repères générationnels

Depuis 2015, les attentats ne s'arrêtent pas quand les sirènes se taisent. Ils deviennent des points de repère dans le temps, des « je me souviens où j'étais ce soir-là » qui s'installent à la fois dans la mémoire intime et dans la mémoire collective. Cette mémoire n'est pas neutre, elle est traversée par les images diffusées en boucle, par les commémorations officielles, par les prises de parole politiques, mais aussi par des gestes beaucoup plus ordinaires comme déposer un mot sur un mémorial éphémère ou partager un hashtag sur les réseaux sociaux¹⁰. Peu à peu, elle finit par dire quelque chose de la place du terrorisme dans l'histoire récente de la société française et de la manière dont chaque génération apprend à vivre avec ces événements¹¹. Pour beaucoup de personnes, surtout celles qui étaient adolescentes ou jeunes adultes au moment des attaques, certains attentats deviennent des dates qui découpent le temps en un avant et un après. On retient le 13-Novembre comme on retient le 11-Septembre, ils deviennent des repères biographiques autant que collectifs, plus que de simples faits d'actualité¹². Dire « j'étais en troisième quand Charlie a eu lieu » ou « j'étais en première pendant le 13-Novembre », c'est situer sa propre trajectoire dans une chronologie marquée par la violence politique.

Les travaux du *Programme 13-Novembre*, une plate-forme de recherche interdisciplinaire lancée après les attaques de 2015 pour étudier les mémoires individuelles et collectives, montrent précisément comment ce type de souvenirs-repères se construit¹³, les personnes racontent où elles étaient, qui les a prévenues, comment elles ont découvert les images et ces récits individuels finissent par dessiner une génération pour qui les attentats font partie du décor mémoriel. Dans ces récits d'*avant/après* revient souvent l'idée d'une bascule qui est la perte d'une forme d'innocence, la découverte brutale que des lieux du quotidien peuvent devenir des cibles, mais aussi, parfois, un début de politisation. Plusieurs recherches soulignent que les réactions aux attentats ne se réduisent ni à la peur ni au repli. Elles combinent, des élans de solidarité, des sentiments de proximité avec certaines victimes et des tensions plus ou moins visibles au sein de la société. Comme le rappelle Gêrôme Truc, on ne réagit pas seulement « en tant que Français », mais aussi comme habitant d'un quartier, amateur de concerts, parent, professeur ou croyant. Plutôt qu'un bloc national qui ferait corps « comme un seul homme », c'est une pluralité de publics touchés à des titres différents qui se dessine et qui compose ensemble cette mémoire fragmentée mais partagée des attentats.

face aux attentats ? », CNRS Le Journal, 2020.

(11) Sarah Gensburger, Gêrôme Truc, *Les mémoriaux du 13-Novembre*, Éditions de l'EHESS, 2020.

(12) Santé publique France, « L'empreinte des attentats du 13 novembre 2015 sur la population », 2018.

(13) Programme 13-Novembre, « Les

documentent des cas de jeunes recrutés via Discord, souvent en lien avec les jeux vidéo comme Roblox.

(6) Xavier Crettiez, *Violences politiques en Europe. Un état des lieux*, Paris, La Documentation française, 2006.

(7) Laurent Bonelli et Fabien Carrié, *La Fabrique de la radicalité : une sociologie des jeunes*



Dajung Moon

Organiser la mémoire d'une menace diffuse

La mémoire collective des attentats passe largement par ce que montrent et retiennent les institutions médiatiques et culturelles. Ce sont d'abord les médias qui fixent certaines images en boucle comme les terrasses, le Bataclan, les camions sur la Promenade des Anglais, les portraits en noir et blanc des victimes. Ce que l'on garde en tête dépend de choix très concrets, c'est quels lieux sont filmés, quels visages sont mis en avant, combien de temps un événement reste au centre des journaux télévisés et comment il est réévoqué lors des anniversaires à travers des émissions spéciales, des documentaires ou des débats. Cela pose une question très concrète. Retient-on surtout les noms des auteurs ou ceux des victimes, les lieux ou les chiffres, les visages ou les scènes de panique ? Ces choix éditoriaux orientent directement la manière dont on se représente ces violences. Les travaux sur la couverture médiatique des attentats montrent que les médias occupent une position ambivalente. Ils rendent compte de l'émotion collective, mais participent aussi à la façonner en sélectionnant certains cadrages, certaines images et certains registres de langage plutôt que d'autres¹⁴. Les recommandations adressées aux journalistes insistent sur la nécessité de ne pas devenir un relais de la propagande des groupes violents, de limiter la diffusion de vidéos ou de symboles produits par eux et de garder une distance critique vis-à-vis des mots employés¹⁵. Il ne s'agit pas de parler moins des attentats, mais de le faire en ayant conscience du pouvoir performatif des images et du vocabulaire¹⁶.

Ce travail de cadrage se prolonge désormais

dans la mémoire institutionnelle avec la création du musée-mémorial du terrorisme, annoncée en 2018. Ce projet entérine l'idée que ces attaques ne sont pas seulement une suite de crises, mais un élément durable de l'histoire contemporaine, qui mérite un lieu de mémoire et de pédagogie. Le musée s'inscrit dans une politique plus large de journée nationale d'hommage, décorations officielles et retrace une histoire longue, des attentats des années 1970 et 1980 aux attaques islamistes plus récentes¹⁷. Il conserve des milliers de pièces comme des objets personnels, des scellés judiciaires ou des dons de victimes et de proches qui témoignent de vies ordinaires brutalement interrompues, en donnant une place centrale aux victimes et en associant leurs représentants à la gouvernance au nom d'une « mémoire citoyenne ». Mais, là encore, il s'agit d'une mémoire organisée. Choisir quelles attaques intégrer, quels types de victimes rendre visibles, quels mots associer à ces événements (« hommage », « résilience », « ne pas céder à la peur ») revient à construire un récit collectif sur ce que ces violences disent de la société française. Pour des jeunes qui ont grandi avec les attentats comme repères de génération, la combinaison des images médiatiques et de ce musée-mémorial constitue une sorte de cadre de la mémoire, déjà structuré par l'État, les chercheurs, les associations et les médias, dans lequel ils viennent ensuite inscrire leurs propres souvenirs.

Vivre avec la suspicion : la stigmatisation de certaines communautés

Après chaque attentat revendiqué au nom de l'islam, de nombreux musulmans en France disent craindre moins l'attaque en elle-même que ce qui vient après comme les regards qui changent, les amalgames, les remarques insinuant qu'ils seraient un peu responsables de ce qui s'est passé. Dans les jours qui suivent on voit aussi remonter des faits très concrets comme insultes dans la rue, agressions, tags sur des mosquées, lettres de menaces adressées à des associations ou à des lieux de culte¹⁸. Pour celles et ceux qui sont perçus comme musulmans, « vivre avec le terrorisme », c'est donc aussi vivre avec une suspicion flottante qui peut resurgir à chaque nouvelle attaque ou à chaque polémique médiatique. Plusieurs travaux soulignent cette idée de double peine, les musulmans partagent la même vulnérabilité que le reste de la population face au risque d'attentat, mais ils subissent en plus les conséquences sociales de ce risque sous forme de stéréotypes, de discriminations ou de micro-agressions. Didier Dubasque insiste, par exemple, sur le danger d'un discours public qui mélange islam, islamisme et terrorisme, au risque de glisser d'une critique de courants politiques ou violents vers une suspicion généralisée à l'égard de croyants ordinaires. Dans ce type de climat, un fait divers violent peut facilement être instrumentalisé pour justifier des attitudes hostiles

envers une communauté entière, au lieu de rester ciblé sur les individus effectivement impliqués¹⁹.

Sur le plan psychologique, les travaux de sociologie de la déviance rappellent que ce n'est pas seulement un attribut – porter un voile, avoir un prénom perçu comme musulman – qui pose problème, mais le regard qui lui est attaché. Erving Goffman parlait d'un discrédit profond qui pèse sur la personne stigmatisée et qui peut produire honte, repli, voire désir de dissimulation²⁰. Des recherches plus récentes montrent que cette expérience répétée d'être perçu comme suspect, moins légitime ou moins « nous » peut fragiliser l'estime de soi, nourrir un sentiment d'exclusion et, dans certains cas, encourager des replis identitaires. C'est un paradoxe cruel, au nom de la lutte contre l'extrémisme, on peut produire des contextes sociaux qui, en stigmatisant des jeunes déjà vulnérables, augmentent les risques de bascule pour une petite minorité d'entre eux. Les outils développés par les Nations unies autour de la campagne *Faith for Rights* rappellent que condamner les amalgames et les discours qui disqualifient la foi d'autrui n'est pas seulement une question de politesse religieuse, mais un enjeu de droits humains et de prévention des violences. L'engagement à « s'abstenir de lutter contre et de condamner conjointement toute déclaration publique qui, au nom de la religion, disqualifie la religion ou la croyance d'un autre » vise précisément à empêcher que des groupes entiers soient exposés à la haine ou à la privation de droits en raison de ce qui est dit sur eux dans l'espace public. Dans le contexte français, cela invite à regarder de près comment les mots employés après les attentats, par les responsables politiques, certains acteurs religieux ou certains médias, contribuent soit à élargir le « nous » national, soit au contraire à en exclure symboliquement une partie de la population.

Voir le terrorisme comme un virus invisible dans un corps déjà malade, c'est accepter de regarder au-delà des seules scènes de violence. Ce type d'action frappe là où le tissu social est déjà fragilisé : dans les zones d'exclusion, les sentiments d'injustice, la méfiance envers les institutions. Il continue d'agir bien après la fin des sirènes, dans les politiques de sécurité, dans les discours médiatiques, dans les mémoires et dans la suspicion qui vise certaines populations. La question n'est donc pas seulement de savoir comment empêcher la prochaine attaque. Elle consiste aussi à se demander comment entretenir le corps social sur lequel ce virus prospère, pour que la peur, la colère ou la stigmatisation ne deviennent pas, à leur tour, des carburants pour les violences de demain.

attentats du 13 novembre 2015, un marqueur de la mémoire collective », 2021.

(14) UNESCO, Les médias face au terrorisme. Manuel pour les journalistes, 2017.

(15) Maïté Hélio, « Terrorisme : l'opération Sentinelle est un trompe-l'œil », *L'Obs*, 6 juillet 2016.

(16) UNESCO, La couverture du terrorisme

par les médias. Manuel pour l'enseignement et la formation en matière de journalisme, 2022.

(17) Musée-mémorial du terrorisme, site officiel (rubrique « Genèse du projet », pages de présentation, ressources en ligne).

(18) Didier Dubasque, « Islam et terrorisme : non à l'amalgame, à la stigmatisation

et à l'instrumentalisation », 2016.

(19) Aperçu analytique COVID-19 n°6, « Stigmatisation et discrimination », OIM, 2020.

(20) Haut-Commissariat aux droits de l'homme, Boîte à outils Faith for Rights, Module 9 « Stigmatisation et exclusion », Engagement IX, complété par Erving Goffman, *Stigmaté*, 1975, et Abdesslem Yahyaoui,

BLEUTÉ
Myriam MEDIC

Un monde beau
De la beauté des rêves
Je rêve.
Bleuté, comme la surface du monde d'en dessous
l'eau
Vorace en changeant ses couleurs et ses textures,
Où la nature et le vertige
de respirer, pas encore,
confluent dans une attente patiente, jusqu'au bord
du risque d'essouffler.
Soleil rayonnant d'or et de chaleur,
comme les rêves d'avoir gagné la rive
si grise et agréablement froide,
tellement inconnu que tout le corps tremble,
et les larmes s'effritent,
et mes pas plongent dans la matière,
et l'air est si pur que je ne sais plus respirer
Et les maux d'antan qui me sévissaient du regard du malheur, s'oublient
à mesure que j'aborde cette nouvelle existence,
où il n'y pas de doute
qui danse face à moi,
C'est moi qui danse de ma splendeur
comme une montagne surgie de la mer à la première lueur de l'aube
Immensité d'avoir rejoint mes rêves
Oublié d'avoir jamais rêvé
D'avoir été en vie avant de l'être



Oscar d'Aragon

DÉSORIENTÉ
Arthur LOCATELLI

Tu serpentines à perte de vue. Toi l'étranger, qui dérives
en dilettante, tu te rêves très maître. Tu apprends ton dur
métier, le torse saillant et les mains acérées.

C'est ton désir de déviant qui, sans relâche, égare ta tâche en
pointillés. Tu as bien cerné ses perspectives. Mais saura-t-il,
bredouille comme un sac vide, te trouver quelques mots ? Il
travaille ton imaginaire malade. Il en organise la mise à sac.

Toi, en rade.

Une ligne discordante catalyse ta marche de forcené. Il sait
s'y confiner, dans les brisures d'un borborygme, et peut s'y
étendre, impavide.

Pas de concessions. Lui saura te mener où bon lui semble,
d'une sauvagerie l'autre.

Mais il semble augurer de nouveaux naufrages.

Il embusque ta traque, te fait balbutier, à corps battant.

Il rêve de t'envoyer dans le décor. C'est là que tu fulmines,
n'en crois pas tes yeux.

Quelque chose cloche encore, te déboussole.

Perte de vue aucun beffroi.

CE QUI RESTE
Gauthier DUBOIS

Je t'ai regardé disparaître dans la brume,
un soir de printemps où la lune semblait lointaine.
Je n'ai pas bougé.
Comme si faire un pas rendait ton départ réel.

Tout semblait suspendu.
Le vent lui-même retenait son souffle,
et le monde continuait sans comprendre
que quelque chose venait de se briser.

D'abord, il ne restait que le manque.
Un silence immense glissé jusque dans mes
pensées les plus simples.
Le temps même semblait s'immobiliser.

Je pensais que l'amour se mesurait à la présence,
à ce que l'on peut toucher, retenir.
Mais ce soir-là, en te voyant disparaître,
j'ai compris qu'il existait aussi dans la distance.
Dans ce qui échappe.
Dans ce qui reste, malgré tout.

Les jours ont passé.
Ce vide n'a pas disparu, il s'est transformé.



Oscar d'Aragon

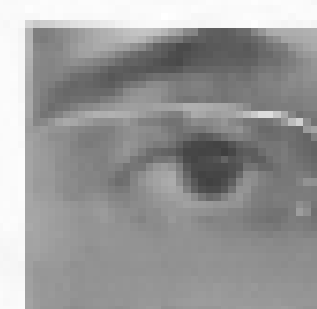
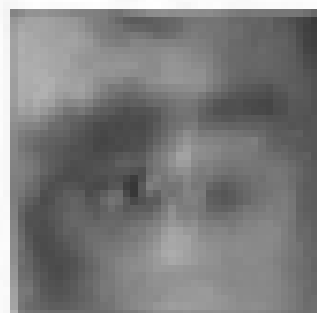
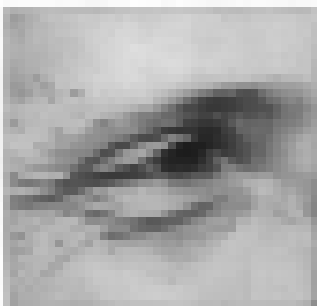
D'abord, il faisait peur.
Puis j'ai appris à y avancer,
à y reconnaître des souvenirs,
quelques éclats de rire,
des mots restés en suspens,
et autre chose encore : une direction.

Tu n'es plus quelqu'un que je veux rejoindre,
mais une ligne droite qui continue de guider mes pas.

Parfois, le manque revient.
Il brouille l'horizon un instant.
Puis je lève les yeux :
la vie s'étend encore, fragile, ouverte.

Peut-être que le sens n'est pas dans ce que l'on garde,
ni dans ce que l'on perd.
Peut-être qu'il est là, dans cet espace immense laissé par ce qui
a compté.
Dans cette capacité à continuer, sans oublier.
À aimer autrement, sans retenir.

Et à perte de vue,
je continue d'avancer.



Directrice Lina Medkouri

Rédactrices en chef Lucie Cassou-Goujon, Raphaëlle Boullet

Rédactrice en chef Web Eya Karoui

Président honoraire Mario Ranieri Martinotti

Secrétaire générale de rédaction Alice Ripodas

Responsables de rubrique Eya Karoui, Maria Chiara Cormaci, Camille Burch, Cosmin Tiu Ovidiu, Suzanne Dufour, Antoine Davy de Virville, Youssef Raiss, Apolline Gonin-Deschamps, Diana Carneiro, Matteo Drame, Laura Martinet, Valentine Ollier

Direction artistique Beatriz Tabucchi Leandro

Trésorière Marie Cassou-Goujon

Responsables de la communication Ava Farren, Serena Grimaldi

Membres de la communication Leo Delaunay, Estelle Giacomini

Responsable du pôle conférence Hana Goudjil

Membres du pôle conférence Amos Mezoui-Ondo Sabbetta, Clara Giafferi, Alice Ripodas, Marine Meunier

Responsable du pôle podcast Romane Locatelli

Membres du pôle podcast Laetitia Le Lorec, Estelle Jouan, Pierre Pages Doazan

Membres du pôle web Hana Goudjil, Margot Boutonnet

Membres du pôle entretien Charline Stoll Massou dit Labaquère, Jadd Thibault, Cosmin Tiu

Illustrateur.trice.s Amalia, Dajung Moon, Evern, Guillaume Delaunay, Pascale Velleine, Pakman, Sekou Diarra, Jérôme Cassou, Oscar d'Aragon, Les Frères Tancredo, Raphaëlle Boullet

Rédacteur.trice.s Youssef Raiss, Charline Stoll Massou dit Labaquère, Romain Danton, Romain Sebag, Cosmin Tiu, Paul P.Montclos, Dylan Augusto, Lucille Besnard, Nolan Roux, Myriam Medic, Gauthier Dubois, Arthur Locatelli

Mise en page Clara Stocco

redaction.lagazelle@gmail.com

Facebook : Journal La Gazelle

Instagram : @journal_lagazelle

Imprimé à Condé-sur-Noireau par Corlet Imprimeur SA

Association régie par la loi de 1901 : N° SIRET : 814 503 645 000 16

